Illinois U Library

France
ILLUSTRATION

N° 141 — 12 JUIN 1948 — 60 FRANCS

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

LE QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DU DÉBARQUEMENT

Au cours de son pèlerinage en Normandie, le président de la République a remis à Lisieux, ville martyre, la Croix de guerre avec palme. M. Vincent Auriol, qu'accompagnaient MM. R. Coty, Max Lejeune et Johannès-Dupraz, procède à la pose de la première pierre de la cité nouvelle en présence des autorités locales.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 12 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.700	3.200	3.480	3.960
6 mois . . .	1.350	1.600	1.740	1.980

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	13,50	dollars	16,20	17	19,80
	6 mois...	6,75		8,10	8,50	9,90
SUISSE.	Un an....	57	francs suisses	68	71,50	83
	6 mois...	28,50		34	35,75	41,50
PORTUGAL.	Un an ...	339	escudos	407	430	497
	6 mois. .	169.50		203,50	215	248,50

TOUS AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	3.400	4.080	4.300	4.980
6 mois...	1.700	2.040	2.150	2.490

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

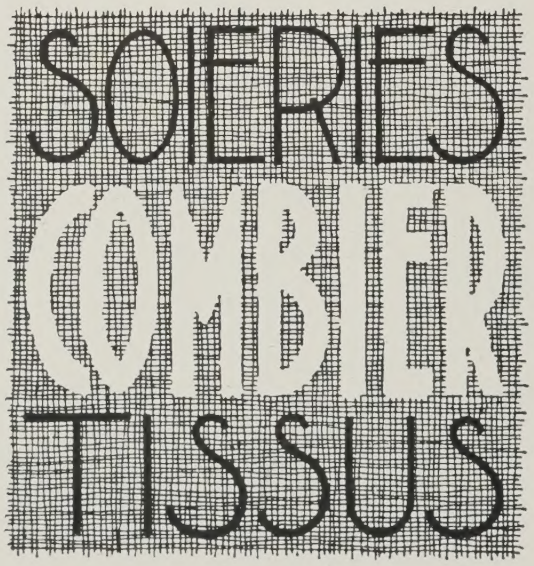
FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **500 fr.**
Étranger. . . . . Un an **680 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LA TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



30, AVENUE DE L'OPÉRA
PARIS

50, COURS FRANKLIN-ROOSEVELT
LYON

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 141 12 JUIN 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE CONFLIT JUDÉO-ARABE EN PALESTINE

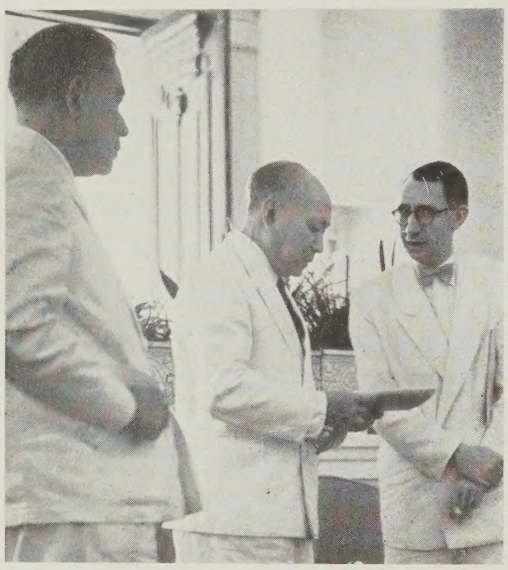
Malgré leur résistance acharnée, les défenseurs juifs de Jérusalem ont dû abandonner la vieille ville, où le roi Abdullah de Transjordanie a pénétré avec ses troupes. Après avoir longuement prié dans la mosquée d'Omar, le roi s'est rendu à l'église du Saint-Sépulcre, salué à sa sortie par les notables musulmans de la ville et escorté par les combattants de la Légion arabe. Radiophoto Associated Press.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

RÉUNIS A LONDRES, trente-six députés tchécoslovaques, ayant fui leur pays lors du « putsch » de Prague, ont émis une protestation contre la nouvelle Constitution, qu'ils considèrent comme illégale.

LE MEMORIAL DAY a été célébré le 30 mai dans tous les cimetières militaires de France. Au cimetière de Suresnes, une fillette décore la tombe d'un soldat américain tué durant la guerre 1914-1918.

M. VAN MEULENBRŒCK, bourgmestre de Bruxelles, accompagné de plusieurs échevins, a été reçu à l'Hôtel de Ville de Paris, où M. Pierre de Gaulle lui a souhaité la bienvenue au nom de la municipalité.



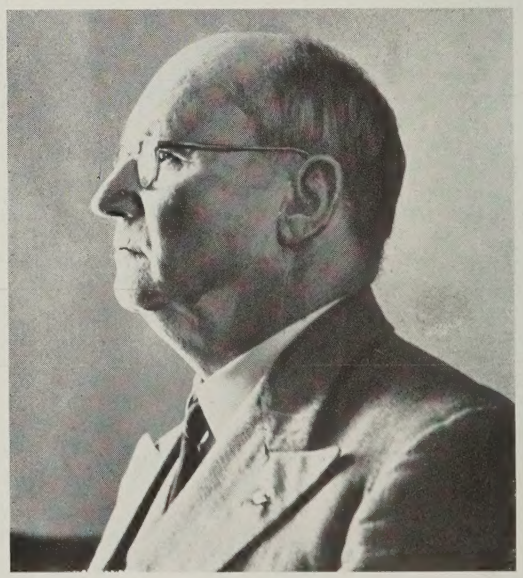
LE GÉNÉRAL XUAN, président du gouvernement provisoire vietnamien, prend connaissance d'une lettre officielle que vient de lui remettre M. Royère, conseiller diplomatique du Haut Commissaire en Indochine.

S. M. SISOWATH NORODOM SIHANOUK, roi du Cambodge, arrière-petit-fils du roi Sisowath, qui fait un séjour en France, s'est rendu à l'Elysée, où il a eu un long entretien avec M. Vincent Auriol.

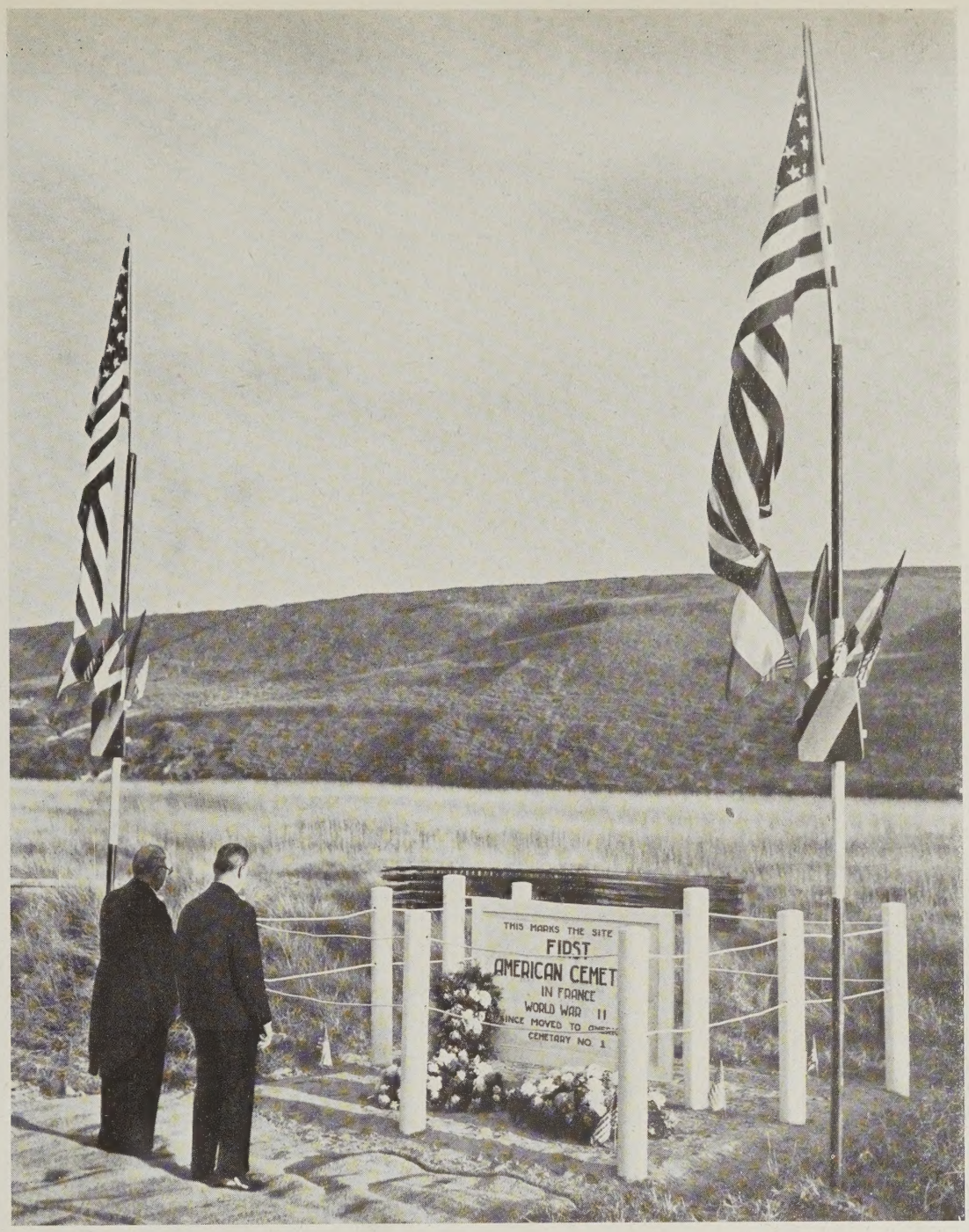
EN TCHÉCOSLOVAQUIE, électeurs et électrices ont voté sous la surveillance des agents du gouvernement. Le buste du chef communiste Gottwald et le portrait de Staline présidaient aux opérations.

HERTTA KUUSINEN, femme du ministre communiste Leino « démissionné », et fille du président de la République soviétique de Carélie, a été nommée ministre sans portefeuille dans le cabinet finlandais.

LA CRUE DU FLEUVE COLUMBIA a provoqué de terribles ravages dans l'Etat d'Oregon (U. S. A.). A Vanport, les citadins sinistrés, réfugiés sur les toits, contemplent leurs habitations submergées.



LE DOCTEUR MALAN, chef du parti nationaliste, qui a battu aux élections le parti unioniste et le général Smuts, premier ministre, a été chargé de constituer le nouveau gouvernement de l'Union sud-africaine.



M. Vincent Auriol et l'ambassadeur des Etats-Unis se recueillent devant la stèle qui marque l'emplacement du premier cimetière américain de Normandie, ou reposèrent, avant d'être rapatriés, les héros d'outre-Atlantique qui sont morts pour la libération de la France.

QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DU DÉBARQUEMENT

Il y a quatre ans, les Alliés débarquaient. A l'aube de ce 6 juin 1944, l'Europe asservie voyait enfin poindre la liberté. Certes, les combats de la délivrance allaient ruiner encore des villes et des villages. Des milliers de jeunes hommes allaient tomber dans les verts pâturages de cette Normandie, où la plus gigantesque bataille des temps venait d'être déclenchée. Mais ce tribut d'horreurs et de sang était, pensait-on, le dernier que l'on aurait à payer, et qui ne se souvient de l'immense espoir qui souleva le monde lorsque la nouvelle éclata ?

Quatre années ont passé, déjà ! Pourtant, cet espoir qui alors ne semblait pas insensé a été déçu.

Les peuples qui croyaient aux enthousiasmes de la victoire — dont ce 6 juin 1944 était la préface — n'ont vu grandir qu'une paix lourde d'angoisses inavouées. Les Alliés, unis hier par les armes, s'affrontent aujourd'hui autour des tapis verts, et l'on se bat en Grèce, en Palestine et en Chine, tandis que les gouvernements ne peuvent offrir aux vaincus que le spectacle de leurs dissentiments et de leurs incertitudes.

Cependant, lorsqu'il y a quatre ans les Alliés de l'Ouest ouvraient le second front, l'allié de l'Est fonçait lui aussi vers la victoire.

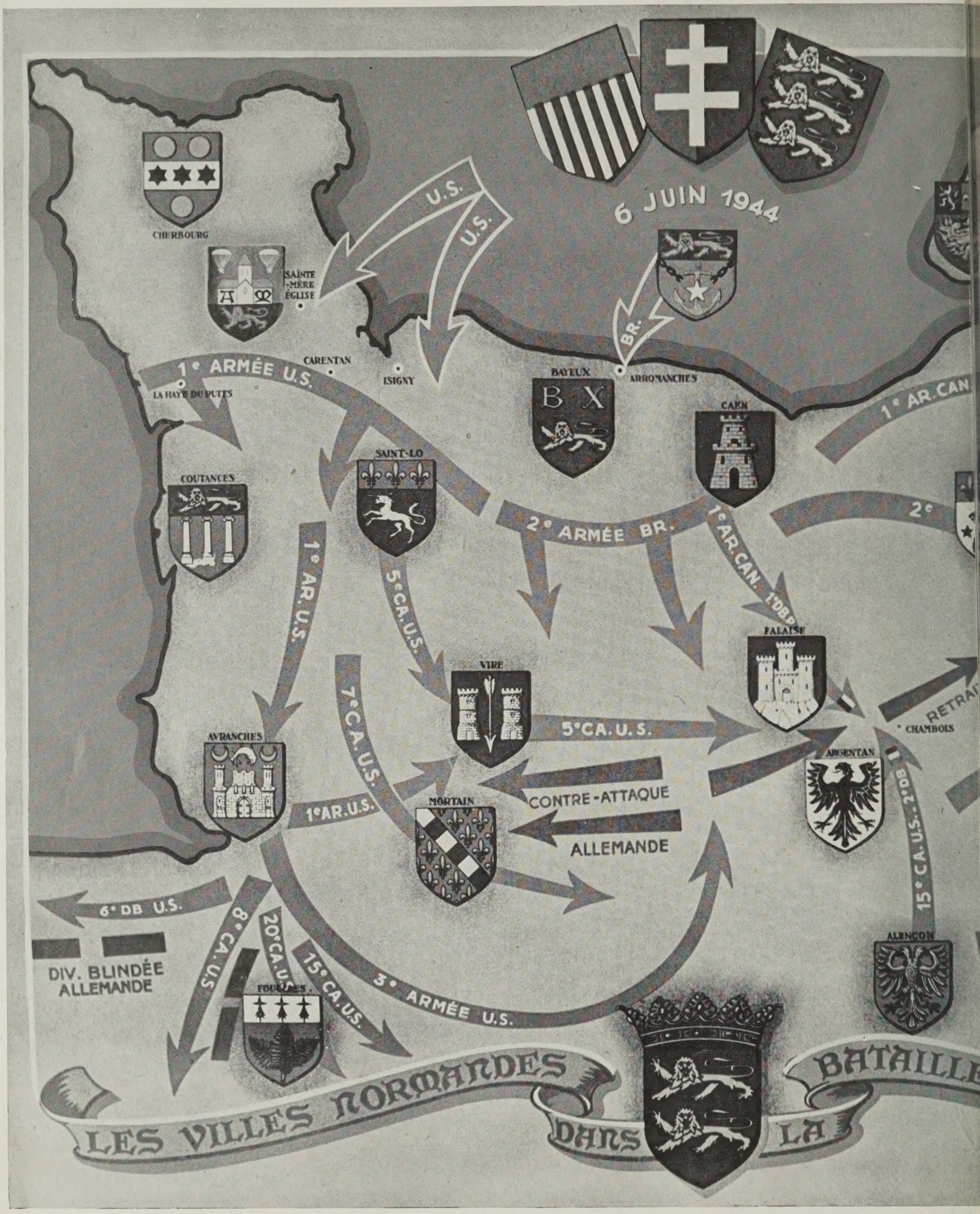
L'objectif était le même : c'était Berlin, et Berlin c'était la paix. Au moment où les premières péniches touchaient la côte normande on avait déjà songé à ce monde que l'on allait avoir à organiser. Pouvait-on alors imaginer Potsdam, la Conférence des Vingt et Un et cette O. N. U. qui risque de ressembler à une seconde S. D. N. ? Pouvait-on imaginer que les chancelleries, quatre années plus tard, se livreraient à une bataille de notes et de protestations ; que les propagandes, naguère accordées, joueraient à ce jeu dangereux qu'on appelle la guerre froide et que certains refuseraient d'adhérer à un plan général de redressement économique et condamneraient même ceux qui accepteraient d'y coopérer ? — car ce quatrième anniversaire du débarquement est aussi le premier anniversaire du plan Marshall.

Le 6 juin 1948, alors qu'on réarme partout et que le vaincu menace de faire figure de vainqueur, notre pays se devait de rappeler au monde ces vérités. Malgré les dissensions intérieures qui semblent le diviser, il en avait plus que le devoir, il en avait le droit, que lui ont donné ses ruines et ses morts.

M. Vincent Auriol, en le faisant remarquer lors de son pélerinage sur les plages normandes, n'a fait que parler le langage de la France, et il n'est sans doute pas un Français, à quelque parti qu'il appartienne, qui puisse le lui reprocher. « Revenons aux principes de la Charte de l'Atlantique, a-t-il demandé, à ces principes qui animèrent les combattants et les soutinrent pendant cinq ans. » Quel esprit épris de pacifisme et de liberté ne souscrirait pas à cette proposition ? Le dur chemin qui mena à la victoire les combattants de 1944 n'est plus à faire, mais il est un autre triomphe à assurer : celui de la paix.

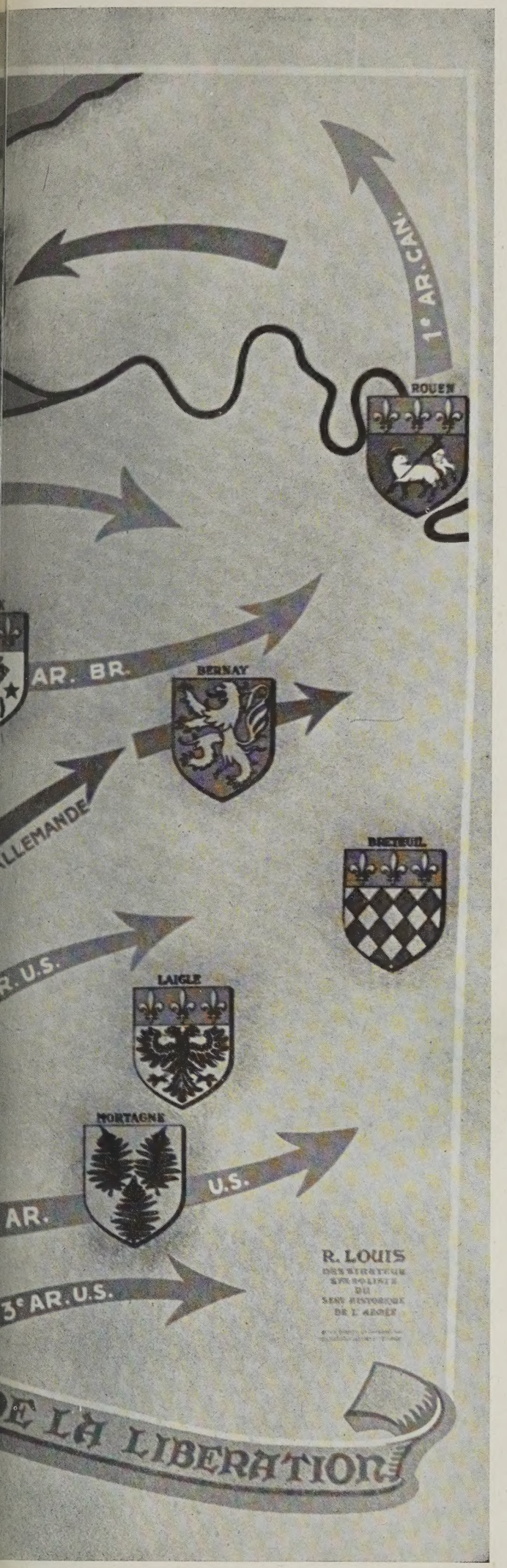
Si les Alliés ne retrouvaient, sur le terrain des conversations, l'entente qui les unit sur les champs de bataille, le sacrifice des héros tombés en Normandie se révélerait inutile.

Puissent les Alliés s'être souvenus, en ce 6 juin 1948, que la France, en 1919, avait déjà raison.



Le 6 juin 1944 les troupes anglo-américaines débarquaient sur la côte normande, brisant les défenses édifiées par les Allemands. Bientôt la batail
notre sol et a la victoire finale. Pour perpétuer cet événement, les deux communes ou prirent pied les Alliés ont été dotées d'armes parlant
figurent sur le blason de Sainte-Mère-Eglise, tandis que celui d'Arromanches, ou l'ancre symbolise le célèbre port artificiel, porte

Cette carte murale a été éditée en sept couleurs par le Comité de parrainage de la Ville de Falaise, filleule du IXe arrondissement de Paris.



NORMANDIE ÉTAIT GAGNÉE, PRÉLUDANT A LA LIBÉRATION DE
OUR LA PREMIÈRE FOIS DANS L'ART HÉRALDIQUE, DES PARACHUTES
HAINES ROMPUES, SIGNE DE LA FIN DE L'OCCUPATION ALLEMANDE.

SAINTE-MÈRE-EGLISE
(MANCHE).

LA BATAILLE DE NORMANDIE

Les plages de Normandie furent choisies pour l'assaut après une longue étude de la puissance des défenses côtières allemandes et du dispositif allemand.

... Le 6 juin 1944, à 2 heures, les 82e et 101e divisions aéroportées américaines ainsi que des troupes aéroportées britanniques étaient lâchées au-dessus de zones vitales sur les arrières des défenses côtières allemandes qui gardaient les plages de Normandie, de Cherbourg à Caen.

L'assaut par mer, sous le commandement du maréchal Montgomery, fut donné sur un large front ; les forces britanniques et canadiennes et des forces américaines se déployèrent sur 80 kilomètres de côtes. Le bombardement aérien des défenses des plages commença à 3 h. 14, le bombardement naval préliminaire à 5 h. 50, peu après le lever du soleil. A 6 h. 30, les premières vagues d'infanterie d'assaut et des chars débarquaient sur les plages d'invasion.

Les défenses allemandes sur toutes les plages étaient formidables ; elles consistaient tout d'abord en séries d'obstacles sous-marins destinés à disloquer les formations de bateaux de débarquement ; les mines avaient été largement utilisées pour rendre ces obstacles plus efficaces. Les plages elles-mêmes étaient fortement minées et tendues de fils de fer. Des bunkers et des emplacements d'artillerie avaient été aménagés pour réaliser un feu croisé le long des plages. Toutes les voies d'accès conduisant des plages vers l'intérieur avaient été bloquées par des murs et des fossés antichars, des champs de mines et du fil de fer barbelé.

Au delà, des mortiers et de l'artillerie étaient en place pour effectuer des tirs indirects sur les plages. Les champs libres avaient été rendus inutilisables aux planeurs au moyen de sortes de gros blocs, mais des renseignements complets recueillis jusqu'au moment de l'assaut permirent de connaître dans le détail les dispositions de l'ennemi et de rompre les défenses.

... La résistance des éléments terrestres allemands fut opiniâtre et des combats acharnés eurent lieu dans de nombreux secteurs. La longue campagne que nous avions faite contre la Luftwaffe avait sérieusement affaibli sa capacité de combat, aussi n'y eut-il pas d'opposition aérienne efficace à nos débarquements, grandement vulnérables. L'installation des Anglais dans leur secteur se fit d'une manière comparable. Les divisions encore en mer furent débarquées en un courant continu, augmentant constamment la supériorité que nos troupes d'assaut avaient déjà établie sur les défenseurs allemands.

Le lendemain matin, il était clair que la tête de pont était fermement tenue et que le pas le plus grand vers la destruction des armées allemandes à l'ouest avait été fait. La « croûte » du système des défenses côtières allemandes avait été percée. La prétention allemande selon laquelle une force d'invasion ne pourrait pas rester neuf heures à terre avait été détruite au détriment des défenseurs, qui se trouvaient maintenant dans une situation difficile.

L'attaque marcha si bien que le 12 juin il fut possible aux chefs d'état-major alliés de visiter les plages de Normandie et d'observer sur place l'ampleur de l'entreprise et la manière courageuse et habile dont les troupes alliées surmontaient la résistance des vétérans allemands.

L'armée américaine ressent une grande fierté du succès de l'assaut en Normandie. Il doit en être de même de la marine américaine et de nos alliés anglais. Les plans combinés des états-majors britannique et américain, travaillant ensemble comme une seule équipe, connaissant parfaitement l'ennemi, permirent l'exécution précise d'une opération si compliquée qu'elle défie pour ainsi dire toute description ; son succès doit être attribué dans une large mesure à la cordiale coopération alliée ainsi qu'au courage des hommes...

(Extraits du rapport établi par le général Marshall, chef d'état-major de l'armée américaine.)

ARROMANCHES
(CALVADOS).

TOUR D'HORIZON INTERNATIONAL

par ALBERT MOUSSET

TANDIS que la Conférence de Londres mettait au point les recommandations qui doivent servir de base au statut de l'Allemagne occidentale et que la guerre en Palestine se prolongeait malgré trêve et armistice, des élections générales se déroulaient en Tchécoslovaquie et dans l'Union sud-africaine ; en Grèce, d'autre part, un message du général rebelle Markos pouvait laisser espérer une fin assez proche de la guerre civile.

A PRAGUE : LA DÉMISSION DE BENÈS

Depuis le coup d'Etat qui, en février dernier, a renforcé l'influence du parti communiste et aligné la Tchécoslovaquie sur les « démocraties populaires » de Roumanie, de Yougoslavie et de Bulgarie, aucun doute ne subsistait sur le résultat des élections appelées à renouveler l'Assemblée nationale.

En mai 1946, la consultation électorale avait donné 38 % des voix exprimées aux communistes, 12 % aux sociaux-démocrates, 19 % aux socialistes nationaux de M. Benès, 16 % aux populistes (chrétiens). On notera en passant que le parti Benès et les populistes avaient presque doublé le nombre de leurs voix depuis 1935 : le premier était passé de 756.000 à 1.300.000 ; les seconds, de 616.000 à 1.120.000.

Ils furent accusés par les partis d'extrême gauche d'avoir rallié les voix réactionnaires, et des arrestations eurent lieu, par ordre du nouveau gouvernement, dans l'état-major des deux partis.

La préparation du scrutin comporta une sévère épuration du corps électoral sous des motifs variés : relations avec les ennemis du régime, propagation de fausses nouvelles, organisation d'écoutes communes de la « radio étrangère », sabotage de la production, etc.

Le Front national fut reconstitué et une liste unique établie, dans laquelle les communistes s'étaient assuré la prépondérance (les cinq septièmes en Slovaquie, où, aux dernières élections, ils avaient recueilli le moins de suffrages).

Les opérations électorales elles-mêmes favorisaient, grâce à une technique ingénieuse, la liste gouvernementale, à laquelle, d'ailleurs, ses adversaires n'avaient pas pu ou pas osé opposer de candidatures. L'électeur recevait, en entrant dans la salle de vote, deux bulletins de dimensions différentes : l'un portant les noms des candidats du Front national, l'autre, blanc — seule manifestation possible de mécontentement. Il s'isolait pour glisser le bulletin de son choix dans une enveloppe, puis déposait cette enveloppe dans l'urne et jetait le bulletin inutilisé dans un panier ouvert au milieu de la salle. Inutile d'ajouter que ce panier était attentivement surveillé...

Aussi les élections ont-elles donné au gouvernement la majorité qu'il en attendait : environ 89 % des suffrages exprimés, soit 6.432.000 voix contre 772.000 bulletins blancs. Encore s'est-on montré étonné, dans les milieux officiels, de cette proportion d'opposants et du nombre des abstentionnistes (environ 450.000) en dépit des pénalités (amende ou prison) qu'ils encourent.

Le progrès des communistes, qui sont désormais les maîtres absolus de la situation politique, n'est pas seulement imputable au mécanisme de la loi électorale et à l'intimidation. Ils ont gagné des voix chez les paysans grâce à la réforme agraire, chez les ouvriers grâce aux nationalisations, dans les classes moyennes grâce à leur programme de sécurité sociale et au « plan » de relèvement économique.

La veille du jour — 7 juin — où il devait signer la nouvelle constitution, le président Benès a donné sa démission, en invitant ses concitoyens à vivre et travailler « dans la tolérance, l'affection et le pardon ». Bien que le gouvernement ait affecté de ne retenir que les raisons de santé qui pouvaient motiver cette retraite, elle n'en a pas moins été interprétée dans le monde entier comme le désaveu de la Constitution et des élections. La philosophie politique, la carrière de Benès sont celles d'un homme d'Etat libéral : il lui était moralement impossible de légaliser un régime qui est la négation de ses conceptions sur la démocratie.

AU CAP : UNE DOUBLE SURPRISE

Les élections qui ont eu lieu le 27 mai dans l'Union sud-africaine ont apporté une de ces surprises qui sont le propre et la rançon de la liberté du vote. Contre toute attente, le parti unioniste du maréchal Smuts, qui gouvernait depuis 1943, était mis en minorité : sa représentation tombait, à la Chambre, de 89 à 65 sièges. Le maréchal lui-même était battu dans sa circonscription de Standerton, qui l'avait réélu depuis vingt-quatre ans.

Doyen des hommes d'Etat en exercice, philosophe, champion de l'unité impériale, défenseur de l'entente mondiale des peuples, Smuts était une des figures les plus populaires de la guerre et des premières conférences de paix. Il avait prononcé des discours retentissants, dont la hardiesse et la franchise furent souvent plus goûtées — au moins en Europe — que l'opportunité.

La victoire électorale a été remportée par le parti nationaliste du docteur Malan, après une violente campagne contre le communisme, l'émancipation des indigènes noirs, l'immigration des Indiens et des Juifs, la sujétion britannique.

Il convient de rappeler que l'Union sud-africaine est un dominion, constitué en Etat fédéral en 1909, qui compte aujourd'hui, pour environ 10 millions d'habitants, 2.500.000 Blancs (Afrikanders descendants des Boers ou Anglais des origines de la conquête). Sont seuls électeurs les citoyens des deux sexes de descendance européenne.

La défaite du maréchal Smuts a jeté la consternation en Angleterre, où il était regardé comme un des meilleurs soutiens de l'Empire et un ami loyal et fidèle de cette nation britannique qu'il avait combattue lors de la guerre des Boers, pour devenir par la suite un des principaux artisans de l'alliance entre les deux pays. Il avait reçu l'an passé le roi et la reine ; cette visite avait paru sceller l'attachement de l'Union sud-africaine à la couronne.

Mais le plus inquiétant était son remplacement par un parti dont le programme est l'abolition des liens d'allégeance avec Londres, la formation d'un gouvernement républicain séparé de la couronne britannique et l'adoption d'une politique isolationniste propre à maintenir l'Union en dehors des querelles et surtout des guerres européennes.

Les alarmes du monde politique anglais étaient partagées par les milieux économiques de la Cité, qui s'attendaient à voir le nouveau gouvernement détacher l'Union de la zone sterling et freiner l'exploitation des gisements aurifères pour retarder leur épuisement.

Et c'est ici qu'intervint la seconde surprise : la formation d'un gouvernement modéré, où les nationalistes, vainqueurs des élections, n'occupaient que des postes de peu d'importance (leur leader, M. Strydom, devenait ministre des Domaines), tandis que les autres portefeuilles étaient répartis entre les Afrikanders, parti qui existait déjà avant la guerre anglo-boer, et dont le slogan était « l'Afrique aux Africains », mais qui ne dispose à la Chambre que des neuf voix dont l'appoint est indispensable aux nationalistes pour s'assurer la majorité.

Inutile de dire que la composition du gouvernement suscita un profond mécontentement chez les nationalistes, mécontentement accru par les déclarations du nouveau président, le docteur Malan, qui, dès son entrée en fonctions, déclara vouloir entretenir de bonnes relations avec la Grande-Bretagne et les autres nations du Commonwealth « à condition qu'aucune atteinte ne soit portée aux droits souverains de l'Union ».

De même, il manifesta son intention de maintenir l'adhésion donnée par son prédécesseur à l'Organisation des Nations Unies, mais en spécifiant qu'il ne saurait tolérer aucune intervention étrangère dans les affaires intérieures du pays.

Bien que pouvant être interprété assez différemment, ce langage a été regardé comme indiquant la volonté du nouveau gouvernement de ne pas rompre avec la politique de son devancier.

Peut-être est-il plus sage d'y voir la préface d'une transition prudente, dictée à la fois par la faible majorité dont dispose le cabinet et par la conjoncture internationale. L'Union sud-africaine a pris une part trop active aux négociations des grandes puissances pour pouvoir s'isoler brusquement. Reste à savoir si les extrémistes du parti nationaliste s'accommoderont de cette prudence et s'ils n'obligeront pas le docteur Malan à céder la place ou à hâter le processus d'indépendance qui reste le principal article de leur programme.

EN GRÈCE : PERSPECTIVE D'APAISEMENT

Sous la rubrique des événements inattendus, il faut placer encore le message radiodiffusé le 31 mai par le « général » Markos, commandant de l'armée rebelle en Grèce. Ce message annonce que le Mouvement populaire hellénique est prêt à discuter toute proposition favorable au peuple. « Nous cherchons à arrêter l'effusion de sang, mais, si les monarcho-fascistes d'Athènes n'ont pas la même intention, nous trouverons encore la force de continuer la lutte. »

Le bruit a couru que le maréchal Tito serait disposé à offrir ses bons offices pour négocier une cessation des hostilités.

A Athènes, ces ouvertures sont accueillies avec une extrême réserve. Bien que M. Tsaldaris ait démenti n'avoir laissé aux rebelles que le choix entre la reddition sans condition et l'extermination, on considère dans les milieux officiels que le problème d'un règlement de l'affaire grecque se débat beaucoup plus entre les Etats-Unis et l'Union soviétique qu'entre le gouvernement et les insurgés. La situation des partisans est plus critique qu'elle ne l'a jamais été et ils sont divisés sur les chances que leur offre une continuation de la lutte. Mais leur résistance serait vouée à un effondrement à peu près immédiat si la Russie et ses satellites les privaient de leur soutien.

La question aurait été agitée entre l'ambassadeur américain, M. Bedell Smith, et M. Molotov, lors des pourparlers dont la divulgation eut le retentissement que l'on sait. Le porte-parole des Etats-Unis n'aurait pas caché que le gouvernement de Washington serait intraitable sur cette question et que l'appui au gouvernement grec, sous forme de crédits et d'armements, serait maintenu jusqu'au complet rétablissement de l'ordre.

Le Kremlin aurait-il, devant cette attitude, invité les rebelles grecs à déposer les armes ? Ou les abandonnerait-il à leur sort, comme il fit en mars 1946 en Azerbaïdjan, où il se désintéressa du mouvement autonomiste pour signer un accord pétrolier avec le gouvernement de Téhéran ? Et, dans ce cas, quelle serait la contre-partie de ce désintéressement ? Les milieux diplomatiques turcs manifestent une certaine appréhension à cet égard et se demandent si l'enjeu du désistement soviétique ne serait pas une concession de l'Amérique sur le statut des Détroits, qui est toujours en suspens.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, le message Markos pourrait bien s'inscrire, dans l'évolution des rapports entre Washington et Moscou, comme un symptôme de détente ou une perspective de négociations.

PROBLÈMES POLITIQUES ARDUS

par PIERRE LAUDE

Le gouvernement Schuman, depuis ses débuts, a une vie difficile. Il vient de traverser, à son septième mois d'existence, une période où sa vie a été mise en cause chaque jour.

Ce fait est à lui seul une indication. Depuis la soirée du 25 mai, c'est-à-dire depuis le jour où M. René Mayer a dû jeter dans la balance son portefeuille pour hâter le débat sur les fonctionnaires, nous vivons sous le régime de la tension politique continue.

Il a fallu une semaine pour doubler le premier cap : celui du dégagement des cadres. L'étonnant est que le problème ait pu se poser sérieusement sur le plan parlementaire. En janvier et en mars, dans des textes législatifs parfaitement clairs, le parlement avait affirmé sa volonté de réduire de 10 % les dépenses publiques et de supprimer 150.000 emplois dans les administrations et les entreprises nationalisées. Le ministre des Finances ne demandait rien d'autre que les moyens d'appliquer la loi. Et l'on a assisté à ce double et douloureux spectacle d'une majorité qui cherche à tourner sa propre œuvre législative et d'une minorité qui refuse d'appliquer les mesures qu'elle a réclamées avec une ostentation tapageuse. Et comment ne pas voir, dès ce premier épisode de la crise continue, la cause profonde du malaise ? Le parti qui a fléchi d'abord à l'heure des mesures courageuses n'est-il pas celui-là même qui recrute ses cadres électoraux parmi les fonctionnaires ?

Rien n'a manqué à ces négociations et à ces débats : ni les revirements, ni les coups de théâtre. La menace de démission de M. René Mayer a été suivie d'une affirmation de solidarité de tout le gouvernement. La question de confiance a été posée et le vote a donné à M. Robert Schuman une majorité imposante dont ne se sont exclus que les communistes et un petit noyau d'adversaires intraitables de la Troisième Force. Encore l'arme de la confiance s'est-elle émoussée à l'usage puisqu'il a fallu, pour obtenir l'accord de l'Assemblée, un texte signé des présidents des trois groupes de la majorité.

Et ce texte en lui-même montre les faiblesses de semblables transactions. Il tient en deux dispositions essentielles :

1° Il n'y aura dans les fonctionnaires « dégagés » que 15 % de titulaires ;

2° 25 % des emplois qui pourront être créés seront réservés à ces titulaires privés d'emploi.

Et voici la conséquence paradoxale : dans un mois, le ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme sera appelé à créer 1.000 emplois et 250 d'entre eux devront être réservés aux contrôleurs économiques et aux moniteurs de ski que l'on congédie aujourd'hui. Il est à craindre que la technicité ou même la simple compétence n'aient à souffrir des exigences de la politique.

L'ÉTERNEL RETOUR

Autre difficulté : le *Journal officiel* publiait, le 23 mai, un décret qui autorisait les associations familiales à « aider les familles nécessiteuses pour *l'instruction* de leurs enfants ». Deux jours après un journal d'extrême gauche alertait ses lecteurs laïcs, qui, à leur tour, alertaient les socialistes à coups de télégrammes et de lettres.

Et ce second drame mettait en cause l'entente S. F. I. O.-M. R. P., clé de voûte de la majorité. La petite histoire dira à qui incombent les responsabilités. Faut-il incriminer le ministre de la Santé publique, M^me^ Poinso-Chapuis, qui attachera son nom à ce décret ? Faut-il croire que tout s'est passé à l'insu des ministres socialistes ? Ou qu'au contraire ceux-ci avaient consenti verbalement cette compensation à leurs collègues républicains populaires ?

En tout cas ces polémiques aigres-douces ont empoisonné l'atmosphère au départ. Il a fallu toute la fermeté du président du Conseil — et une menace sans équivoque de démission — pour que l'on s'en tînt à sa suggestion : l'arbitrage du Conseil d'Etat sur la légalité du décret.

Cet arbitrage a été rendu après une semaine. Il était en faveur de la légalité du décret, mais conseillait une circulaire interprétative qui eût dissipé toute équivoque. Et la querelle s'est transposée du décret sur la circulaire. Elle ne s'est pas apaisée pour autant. On s'est chicané sur la substitution du mot « entretien » au mot « instruction », sur les formes de contrôle que l'on pourrait imposer aux associations familiales.

Faux problème ? On aurait tort de le croire. Les perspectives électorales sont derrière l'intransigeance des socialistes, qui redoutent les surenchères laïques des communistes ; derrière les raideurs du M. R. P., qui ne peut sauver ses bastions de l'Est et de l'Ouest qu'en défendant l'enseignement catholique. Ici il ne faut pas celer la vérité : l'école libre est menacée, aujourd'hui, parce que nombre de parents ne peuvent payer les études de leurs enfants ; le décret Poinso-Chapuis permettait, en fait, aux départements et aux communes, d'aider les parents — donc les écoles — par l'intermédiaire des associations familiales.

SOLUTION CONCRÈTE

Entre les exigences du M. R. P. et les craintes des socialistes, on allait droit à la rupture, c'est-à-dire à une crise politique grave que le président de la République avait à l'avance qualifiée de « crise sans solution ».

La sagesse est venue sur l'intervention du garde des Sceaux, M. André Marie. Elle s'est concrétisée dans une circulaire d'application du décret litigieux. Les associations familiales contrôlées pourront aider les familles nécessiteuses et, pour cela, seront habilitées à recevoir les subventions des départements et des communes ; elles n'auront pas à se soucier, dans leur tâche d'assistance, de l'école fréquentée par les enfants : voilà pour satisfaire le M. R. P. L'aide se fera non pas en argent, mais en nature, par des bons de fournitures scolaires et de vêtements, qui seront remis aux parents, et non pas à l'école : voilà pour apaiser les socialistes.

Si les scrupuleux et les intransigeants ont blâmé cette formule transactionnelle, elle correspondait à un dessein respectable : celui de surmonter les difficultés mineures, eu égard aux problèmes essentiels.

UNE MÉTHODE OU UNE POLITIQUE ?

Précisément un de ces problèmes essentiels se trouvait déjà sur la route difficile du gouvernement Schuman.

Depuis novembre dernier, les préoccupations intérieures avaient accaparé l'attention des assemblées. Aucun grand débat de politique extérieure, au parlement, depuis ce moment, alors qu'en Angleterre les débats sur ce sujet sont fréquents. La commission des Affaires étrangères, où s'exerce en fait le contrôle du ministre des Affaires étrangères, se montrait peu curieuse — ou du moins restait-elle aisément sur sa curiosité insatisfaite. Seul le Conseil des ministres a été informé, à lire les communiqués officiels nombreux qui reproduisent la phrase — d'ailleurs rituelle — « le Conseil a entendu un exposé de M. Bidault sur les questions internationales ».

Cependant, la proposition faite par M. Bidault à Turin de remettre Trieste à l'Italie, les négociations qui ont abouti au pacte d'assistance de Bruxelles, l'organisation de la coopération des Seize, dont le siège est à Paris, la quatrième session de l'Assemblée générale de l'O. N. U. au palais de Chaillot, tout cela, somme toute fort honorable, est à porter à l'actif de notre diplomatie.

Une ombre cependant à ce tableau : la Conférence des Sept (les Six plus les Etats-Unis) tenue à Londres depuis le 20 avril. Les travaux, lentement menés et tenus secrets, étaient tout de même commentés par la presse américaine. Et l'on n'a pas oublié l'article sensationnel de Walter Lipmann où ce journaliste américain critiquait si vivement l'attitude de son gouvernement.

Cet article a produit en France une profonde impression. Peut-être est-il à l'origine du réveil de la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée, qui s'est indignée soudain de n'être pas tenue au courant des « concessions » que nous devions faire à Londres.

Il est apparu bien vite que la protestation allait loin et s'étendait bien en dehors de la commission — à tous les milieux politiques et jusqu'au propre parti de M. Bidault. D'aucuns prétendaient même qu'une démission individuelle serait la seule issue à un feu croisé de critiques.

C'est alors que, discrètement, le président du Conseil est intervenu. Il a déclaré autour de lui qu'il ne solliciterait pas cette démission et ne chercherait pas davantage à la provoquer par un remaniement de son équipe. Qu'aurait à gagner la France à une opération dirigée contre un homme qui l'a représentée pendant quatre ans ? Et conçoit-on cette opération en plein milieu des négociations internationales ? Au surplus, il y a une méthode et une politique. Il est possible que la méthode employée jusqu'alors par M. Georges Bidault soit discutée. Mais sa politique est celle de la France, et l'on doit la juger en elle-même, par rapport au pays et non pas par rapport à celui qui le représente.

Le président du Conseil a donc cherché à élever le débat. Des personnalités l'y ont aidé quels que soient leurs sentiments personnels : tels MM. Edouard Herriot, Léon Blum et Paul Reynaud.

DIFFICULTÉS ÉCONOMIQUES

Ces trois pierres d'achoppement rencontrées par le ministère Schuman ne sont d'ailleurs pas les seules. Bien que le licenciement des fonctionnaires, le décret de M^me^ Poinso-Chapuis et les débats autour des décisions prises à la Conférence de Londres soient des problèmes de première importance, ils ne sauraient nous faire oublier que l'échéance du 1^er^ juin était attendue par tous les milieux syndicalistes avec une certaine impatience. Les grandes confédérations ont immédiatement saisi le gouvernement d'une demande de revision des salaires et des prix. S'il apparaît évident que les salaires ne peuvent être augmentés indéfiniment sans avoir une répercussion sur l'équilibre économique du pays, il semble non moins évident que la baisse des prix qui a été promise par M. Schuman doit devenir effective. C'est ce que la C. G. T.-F. O. et la C. F. T. C. ont à nouveau demandé au président du Conseil. De son côté, la C. G. C., qui a tenu en fin de semaine son congrès annuel, a réclamé, pour pouvoir retrouver le pouvoir d'achat de tous les salariés, une baisse immédiate de 10 % sur « les prix de vente au détail des articles de consommation courante ».

Les résultats obtenus dans tous les domaines par le ministère Schuman sont déjà substantiels. Mais il reste encore beaucoup à faire pour que la France reprenne son rang de grande puissance. Il faut avant tout, comme le rappellait M. Vincent Auriol à Cherbourg, éviter la désunion et travailler : « C'est la condition même de notre salut et de notre grandeur. »

UN DÉTACHEMENT D'UNE COOPÉRATIVE, PRÉCÉDÉ DU DRAPEAU DE LA COLLECTIVITÉ, SE REND POUR LA MOISSON DANS LE SECTEUR QUI LUI EST ASSIGNÉ.

OUVRIERS ET PAYSANS DANS LA BULGARIE NOUVELLE (*)

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

UNE démocratie populaire ne peut subsister que par la bureaucratie. Il ne suffit pas que les gens « intelligents » soient entrés par fournées entières dans le parti communiste bulgare, qui comprend maintenant quatre cent mille membres au lieu des quelques milliers de l'avant-guerre : cet afflux a tout juste permis de remplir les innombrables bonnes places de l'Etat nationalisé — celles des capitalistes « traîtres », des fonctionnaires « fascistes » et des intellectuels « pourris » (ces adjectifs sont conformes à la terminologie officielle). Il fallait malgré tout à la démocratie populaire bulgare un prolétariat ; comme il n'existait pas — à part quelques milliers d'ouvriers des filatures et des manufactures de tabac — le problème majeur du régime fut de le créer. D'où le programme d'industrialisation représenté par le plan de deux ans.

Il ne s'agit guère que d'une conception politique sans soubassement économique : car la Bulgarie n'est qu'un petit pays démuni d'épargne, presque sans énergie et sans matières premières, et qui ne dispose d'aucune aide extérieure. Mais ce qui serait impossible sous un autre régime est partiellement réalisable en « démocratie populaire », grâce à la matière première de l'enthousiasme populaire ; autrement dit, pour construire des routes, des chemins de fer, des barrages, on utilise la méthode pharaonique des Pyramides. En particulier, les grosses besognes du plan sont effectuées gratuitement, au moyen des brigades de la jeunesse, poussées au rendement maximum par le système de l'émulation. Sur les talus, dans les gorges, en pleine nature à travers la Bulgarie, des garçons et des filles pullulent, qui, avec leurs brouettes et leurs pioches, sont comme de laborieuses fourmis.

Les résultats de ce travail forcé sont parfois décevants. Ainsi le chemin de fer de Pernik devait être construit en quelques mois, comme Dimitrov l'avait décidé. Il le fut. Mais, depuis lors, le remblai s'est affaissé. Il a donc fallu revenir à des techniques plus traditionnelles, s'encombrer d'ingénieurs et d'ouvriers qualifiés. Aussi, le plan de deux ans est, sinon en panne, du moins sérieusement en retard, ainsi que je le constatai moi-même à Dimitrovgrad.

(*) Voir *France-Illustration* du 5 juin.

DIMITROVGRAD, CITÉ MODÈLE

« Nous faisons surgir de la rase campagne une cité nouvelle, une ville industrielle de 200.000 habitants du nom de Dimitrovgrad », m'avait dit M. Poliakov, ministre adjoint du Plan.

J'ai eu l'autorisation de visiter Dimitrovgrad, sous la protection d'un « mentor » spécial. Après une quinzaine d'heures de train pour parcourir 300 kilomètres, nous sommes enfin arrivés à une gare en plein air dédiée à Rakosi, communiste bulgare célèbre de l'entre-deux-guerres. Les quelques quais étaient encombrés de paysans bariolés qui attendaient stoïquement, depuis des heures, un convoi. C'était aussi celui que nous devions prendre pour faire les 5 derniers kilomètres, mais il survint heureusement aux alentours de midi. La foule, soudainement atteinte de frénésie, se lança à l'assaut des quelques wagons à bestiaux qui le composaient, et il nous fallut la protection d'un policier pour obtenir un peu de place au milieu des bergers en peaux de bêtes, des gamins effrontés, des vieilles femmes aux carrures énormes et des poules. Pendant ce temps, sur les rails, une locomotive préhistorique sifflotait en faisant la manœuvre, comme si elle voulait se donner du courage. Notre discussion avait attiré un monsieur mis en gentleman-farmer, avec des guêtres ; des guêtres ! je n'en croyais pas mes yeux. Mais le monsieur pouvait se permettre cette fantaisie dangereuse, car il n'était rien de moins que le président du « Front de la patrie », à Rakosi. Quand il apprit ma qualité de journaliste

PAYSANNES VÊTUES DU COSTUME NATIONAL PENDANT UNE MANIFESTATION.

UN DES NOMBREUX DÉFILÉS ORGANISÉS PAR LES OUVRIERS DE CHOC.

français, il me serra la main une fois, deux fois, trois fois — une infinité de fois — et voulut faire descendre la plèbe du wagon, pour que je voyage en paix. Devant mon refus, il m'abandonna à mon sort, après un avertissement rempli de prudence : « Et surtout, dit-il, n'allez pas vous imaginer des choses grandioses. Dimitrovgrad est encore tout petit, à l'image du pays... »

Le train, qui avait enfin démarré, traversa des terrains vagues parsemés de cahutes, puis franchit la Maritza sur un pont de fer : c'est alors que j'aperçus une grande cheminée fumante. Au bout de dix minutes, le convoi s'arrêta dans une gare minuscule, où une sonnerie aigre retentissait comme un grelot et où un cheminot agitait, d'un geste débonnaire, un fanion. Mon mentor me fit descendre, mais toujours pas de Dimitrovgrad, cela s'appelait Marino. Dans le bureau de la gare, sous l'éternel portrait de Dimitrov, un employé à casquette tout surpris examina minutieusement nos papiers, puis se décida enfin à téléphoner à l'ingénieur de l'usine. « Mais où est donc Dimitrovgrad ? », demandai-je naïvement à mon mentor. « Mais vous y êtes, me répondit-il ; Dimitrovgrad, c'est tout ce qui se trouve entre les trois villages de Rakosi, de Marino et de Tchernokonovo. »

L'ingénieur, qui surgit au bout de trois quarts d'heure, était un malingre pas rasé, à lunettes épaisses ; sa tenue ne comportait pas de cravate, mais un chandail et une casquette. Ayant procédé à un nouvel examen des papiers, il finit par nous accepter d'un air de mauvaise humeur. Tout en maugréant, il nous entraîna en plein paysage industriel : c'était la centrale thermique, avec un va-et-vient de wagonnets, des scories et deux soldats montant la garde devant un bâtiment jaune. Dans un bureau spartiate — sans autre chose qu'une table, deux chaises et Dimitrov — je m'aperçus que l'ingénieur n'était que le secrétaire du syndicat, et je réclamai le véritable ingénieur. « Mais, me prévint mon mentor, c'est lui le chef ; les ingénieurs ne sont là que pour la technique, c'est tout. » De fait, ce syndicaliste placé au sommet de la hiérarchie des conseils d'usines était le maître.

Il commença par me faire un discours dialectique sur Dimitrovgrad : « Depuis la libération, on s'est mis à exploiter un gisement de charbon pratiquement abandonné. En quelques mois, nous avons construit deux centrales électriques, une usine de ciment ; actuellement, on achève une usine d'engrais azotés et une usine de briquettes. A Sofia, des urbanistes mettent au point les plans de la ville ; les travaux commenceront dans quelque temps. Tout d'abord, 20.000 brigadiers feront les rues, les canalisations, les édifices publics : il suffira d'ajouter les maisons au fur et à mesure des besoins. »

Après l'exposé, ce fut la visite : les tournées touristiques n'étant pas encore préparées, on se borna à me montrer une salle avec des dynamos. Un gros homme en salopette se dérangea pour saluer avec déférence le syndicaliste : c'était le véritable ingénieur. Il avait fait ses études à Grenoble et parlait français. Il se mit à me vanter les deux moteurs neufs récemment arrivés de Tchécoslovaquie. « Il paraît, ajouta-t-il, qu'il faudra attendre avant d'en recevoir d'autres ; cela m'inquiète, car les dynamos allemandes qui tournent déjà depuis une quinzaine d'années sont complètement usées... » « Comment cela, demandai-je, il y avait quelque chose ici avant guerre ? » L'ingénieur haussa les épaules en me répondant : « Bien sûr, mais cela ne s'appelait pas Dimitrovgrad, dit-il ; les usines actuelles ont été construites par les Allemands depuis longtemps déjà. Tout ce qu'on a fait depuis lors, c'est de rafistoler et d'ajouter un peu de matériel. On dit qu'on va vraiment construire une ville. Mais je me demande à quoi ça peut servir, tant qu'on n'aura pas de machines et d'usines. Enfin, ça occupera la jeunesse de bouleverser les terrains vagues. »

UNE COOPÉRATIVE DE TRAVAIL

Devant les incertitudes du plan, le régime, renonçant à la fabrication immédiate d'un prolétariat ouvrier, a mis ses espoirs sur un prolétariat agricole : il s'agit de transformer les petits propriétaires paysans en travailleurs agricoles, en multipliant les kolkhoses, pudiquement dénommés « coopératives de travail ». A vrai dire, la démocratie populaire doit attaquer ou composer devant la résistance de ce monde rural des petits propriétaires, qui comprend les quatre cinquièmes de la population. Le temps des chiens de faïence est passé : la paysannerie n'est pas activement « contre », mais elle menace, dans sa passivité même, d'étouffer d'autant plus sûrement le régime, par suite du vieux réflexe campagnard de légitime défense : la quarantaine.

Bien que le nouveau régime ait évité, pendant quatre années, de s'attaquer à la propriété agricole, il s'est néanmoins brouillé avec les paysans à cause des impositions abusives. C'est ainsi que les agriculteurs étaient obligés de remettre à l'Etat leur blé à 20 levas le kilo, alors que le pain était vendu aux citadins à 80 levas le kilo, la différence allant dans les poches du gouvernement. Les producteurs avaient bien le droit théorique de vendre librement ce qui n'était pas imposé ; mais seuls avaient des surplus les communistes favorisés, en sorte que les autres devaient céder leurs marchandises à des prix dérisoires. Comment des campagnards ne se seraient-ils pas sentis volés, en retirant 14 levas d'un kilo de maïs qu'un voisin bien pensant pouvait vendre 350 au marché « libre » ? D'ailleurs, ces paysans n'avaient aucun intérêt à échanger leurs produits contre de l'argent sans utilité : les statistiques officielles elles-mêmes démontrent que chaque campagnard n'a pu se procurer, en trois ans, que 51 centimètres de tissu de laine, 4 mètres de tissu de coton, 750 grammes de savon ; il faut ajouter une paire de chaussures par trois personnes. Ainsi chaque village était devenu peu à peu un circuit fermé : il en était résulté le classique cache-cache entre les paysans, qui dissimulaient, et les miliciens, qui s'en allaient à la découverte. Devant l'asphyxie progressive de l'appareil économique, l'Etat a dû procéder à la collectivisation.

J'ai visité une coopérative de travail à quelques kilomètres au nord de

CHAQUE ÉTÉ, JEUNES GENS ET JEUNES FILLES SONT INVITÉS A S'ENRÔLER DANS LES BRIGADES DE LA JEUNESSE POUR EFFECTUER LES TRAVAUX DU PLAN.

Plovdiv. C'était dans une plaine nue, noire, desséchée — une étendue sans arbres, fermée au loin par des montagnes. L'exploitation agricole moderne, mais modeste, consistait simplement en deux bâtiments en planches disposés perpendiculairement. Au pied d'un grand arbre gisaient du matériel agraire en morceaux et quelques sacs de grains. De petits cochons roses étaient enfermés dans quelques cages, comme au Zoo. La solitude paraissait totale.

La multiplicité des écriteaux aux portes indiquait qu'on se trouvait dans une administration. Selon le processus connu, je fus conduit à un bureau : table, chaises, portrait de Dimitrov et un beau garçon qui faisait des additions dans un grand livre de comptes. Il s'agissait du secrétaire, qui m'expliqua le mécanisme avec l'aisance de l'habitude (c'était la coopérative où l'on menait toujours les étrangers). « La coopérative, me dit-il, réunit trois cent vingt-neuf familles, exploitant collectivement 7.500 décares de terres; elle est dirigée par un conseil économique de cinq personnes, élues à l'assemblée générale annuelle. Le travail est scientifiquement conditionné par un plan de culture établi avec l'aide d'experts. L'exploitation est divisée entre cinq brigades, respectivement chargées d'un cinquième des terres. La propriété privée n'est pas abolie, elle subsiste en ce qui concerne le partage des bénéfices, distribués de la façon suivante : 10 % demeurent au fonds, 60 % rémunèrent la main-d'œuvre, mais 30 % rétribuent l'apport de la terre. Actuellement, nous payons une journée de travail 375 levas : le système permet à tout le monde de vivre, aux propriétaires oisifs comme à nos travailleurs. Nous donnons aux pauvres paysans la sécurité... »

LES NOTABILITÉS DE VILLAGE

La coopérative est liée à la réfection sociale du village : à Sofia prévaut la théorie officielle que chaque bourg est en proie à la lutte des classes entre les paysans qui ont assez de terre pour subsister et ceux qui dépérissent sur leur lopin. M. Stefanov, le ministre des Finances, me déclarait en effet : « Que nous importent les « gros », puisque les pauvres sont communistes ? » Mais, en fait, se détachant du fond de la solidarité paysanne, n'ont rejoint le parti que des individus isolés, les candidats commissaires : ce sont souvent des « gros » attachés à la puissance. Je devais rencontrer les notabilités nouvelles au bourg de Kotcherinovo, près du fameux monastère de Rilo. Dans la rue unique, nous avions demandé à une vieille paysanne de nous indiquer l'auberge: c'était une femme dont la figure osseuse, avec des yeux étonnamment jeunes au milieu des rides, était enveloppée dans un foulard, mais qui, par ailleurs, était en bottes et veste de cuir. Il s'agissait de l'héroïne locale, la Luka, qui avait été emprisonnée et torturée par les fascistes pour avoir caché chez elle des partisans. Elle nous entraîna aussitôt à la mairie, dans le bureau du maire, qui se remplit en quelques minutes du noyau communiste. La Luka, les jambes croisées comme une star, fumait avec désinvolture une cigarette. Le garçon de bureau, qui apportait la bouteille de mastika et les verres, me déclara fièrement de sa bouche édentée : « Nous aimons la liberté ; si jamais les capitalistes essaient de nous la ravir, alors le monde verra comment le peuple bulgare se défendra. » Alors arriva le maire, qui m'expliqua posément que son conseil municipal était composé de trois membres : un communiste, un socialiste et un agrarien. Quand je lui demandai s'ils avaient été élus, il haussa les épaules : non, ils avaient été désignés. D'ailleurs, on allait les changer ; ce serait encore un communiste, un socialiste et un agrarien, auxquels on ajouterait deux sans-parti.

A ce moment survint le médecin, qui était communiste avant la guerre. Il me parlait de la clinique d'accouchement qu'il était en train d'installer dans la maison d'un collaborateur condamné quand se présenta le vétérinaire. « La médecine est aussi socialisée pour les animaux, me dit-il : ainsi, un paysan paie 30 levas pour une vache malade, l'Etat se chargeant du reste. » La salle fut enfin comble avec le couple des pharmaciens. Le mari me posait des questions sur la France : « Nous aimons la grande France de Thorez », me disait-il en leitmotiv. Il possédait sa pharmacie en toute propriété, mais elle serait sans doute bientôt nationalisée ; il était bien content, car cela lui permettrait d'aller s'établir comme employé à Sofia... Au fond, une nuance de regret traînait dans sa voix. Il n'en était pas de même chez sa femme, présidente de l'Union des femmes. A ce moment la Luka voulut aussi se faire valoir. J'appris ainsi qu'elle s'occupait plus particulièrement de la coopérative de travail. Pour certaines raisons inexpliquées, je ne pouvais cette fois la visiter ; on se borna à me mener en cortège à la bibliothèque de la coopérative, située en plein bourg. « Nous faisons aussi l'éducation morale et politique de notre jeunesse », précisa la pharmacienne, qui avait repris l'avantage. On arriva à une petite salle avec des bustes et des festons, et aussi quelques jeunes gens appliqués ; parmi les volumes on me montra deux livres français : *la Terre*, de Zola, et *la Feu*, de Barbusse.

L'apogée eut lieu à l'école d'agriculture pour jeunes filles, une belle maison en dehors du bourg : tout, depuis les dortoirs aux petits lits jusqu'à la cuisine au fourneau bien briqué, était simple et propre. Je me croyais inspecteur d'académie quand, à mon passage à travers les classes, les fillettes se levaient sur un signe du directeur ; les grandes, pendant qu'une belle monitrice aux nattes de roman russe battait la mesure, chantèrent en mon honneur les mélopées tristes et âpres de leurs montagnes. C'étaient des filles de paysans des villages d'alentour ; les plus douées iraient dans des écoles supérieures. On nous invita à dîner ; et quand je demandai à mes voisines : « Que ferez-vous quand vous aurez fini ? » elles me répondirent : « Nous irons travailler dans des coopératives » ; quand je m'enquis si elles n'auraient pas préféré rester chez elles, elles rougirent. « Nous ne savons pas, fit finalement la plus audacieuse ; tout a tellement changé... »

UNE CORVÉE DE RAVITAILLEMENT

Cependant la démocratie populaire n'a pas « mordu » sur l'univers campagnard. Je devais voir l'envers du décor lors d'une incursion rapide dans un village — incursion sans mentor, faite en compagnie d'un brave citadin qui allait faire son ravitaillement. Dans les chaumières, de braves paysans vendirent sans difficultés des œufs, tout en se répandant en lamentations de ce genre : « Tout le monde est communiste, mais il n'y en a que deux ou trois de vrais au village, des gens comme les autres qui ont déclaré un beau jour : « Nous sommes communistes et nous commandons. » On les déteste, mais que faire ? Il faut bien leur montrer des égards, car ils peuvent tout ! En somme, de vrais paysans doivent obéir au doigt et à l'œil à des gamins, qui font tout de travers. Où en serons-nous dans quelques années s'il n'arrive pas de changements ? »

Ainsi les coopératives transforment automatiquement des paysans petits propriétaires en un prolétariat agricole maigrement rétribué. La démocratie populaire a besoin de quelques années pour implanter la réforme dans le pays ; elle peut procéder sans risque, parce que le mécontentement ambiant ne peut pas devenir une révolte ouverte. Il y a bien quelques paysans traqués qui ont cherché refuge dans les montagnes, mais on ne peut parler de bandes : il est certain qu'un long atavisme de soumission écrase encore le peuple bulgare.

Le régime a donc triomphé par la destruction des forces nationales. C'est maintenant une dictature accomplie. Il y a Dimitrov ; au-dessus, Moscou ; en dessous, quelques centaines de fanatiques ; en dessous encore, un rassemblement d'appétits et, tout en bas, quelques millions de paysans et d'ouvriers exploités. Grâce à la technique politique, le régime est fort, il ne peut être renversé, il n'a même pas à redouter la moindre opposition. Cependant il s'agit d'une solution désespérée : tout se passe dans les Balkans comme si l'U. R. S. S., renonçant aux perspectives lointaines, ne pensait plus qu'aux profits immédiats — bénéfices économiques et positions stratégiques — le tout à l'abri de la police. Car les résignations cachent la haine. Combien d'années faudrait-il pour que les Bulgares perdissent le souvenir de leur passé !

Mais, surtout, le régime n'a pas le temps, car la Bulgarie est menacée d'étouffement : son système économique ne peut subsister au delà du rideau de fer. L'U. R. S. S. est bien incapable de remplacer l'Allemagne comme acheteur et comme vendeur : la Bulgarie, pour vivre, a besoin de l'Occident, ne serait-ce que pour échanger ses produits agricoles contre des articles manufacturés. Même les réalisations du régime sont menacées par l'actuel isolement : l'industrialisation du pays comme la mécanisation de l'agriculture finiront par échouer sans des machines-outils et de l'outillage agricole. L'échéance peut être retardée par les sacrifices populaires... Il faudra pourtant une solution : dans l'esprit des dirigeants communistes, ce peut être la guerre. Si la paix prévaut, un renversement est inévitable, quelle que soit l'heure choisie par Moscou, qui doit d'abord achever son bloc. Il se peut que Dimitrov, qui avait presque accepté le plan Marshall, soit tenu en réserve pour de pareilles négociations, sur le plan balkanique tout au moins.

LES PAYSANS, PAR PETITS GROUPES, CONTINUENT DE TENIR DES COLLOQUES.

HOMMES ET FEMMES REVÊTENT LEURS COSTUMES POUR CHAQUE CÉRÉMONIE.

PORTULAN PEINT SUR PARCHEMIN ÉTABLI PAR ORDRE DU ROI HENRI II. (BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.)

LA SOIE
FAIT LE TOUR DU MONDE

PAR FERNAND BRAUDEL

Il y a fort longtemps que la soie est un prestigieux personnage de l'histoire, créateur et évocateur de luxe, un personnage qui a su animer, transformer et, parfois, bouleverser la vie des hommes.

Sa patrie d'origine est la Chine. Le précieux et mystérieux textile, qu'au temps de Virgile on imaginait comme un produit végétal dont les fils se cueillaient aux branches des arbres, a parcouru très tôt des étapes interminables à travers le continent asiatique, plus tard, à travers les sept mers du monde, sur lesquelles ses voyages continuent et continueront tant qu'il y aura des hommes.

Les cartes de nos atlas tirent de belles lignes au long desquelles s'inscrit le nom de « route de la soie » — un simple trait, un fil brillant, souvent cassé, mais renoué sans fin par les trafiquants et les transporteurs. Un simple trait alors que, en fait, tout est tellement compliqué si l'on veut y réfléchir ! Les routes de la soie, jadis, ont été aussi complexes, aussi variables, aussi aléatoires qu'aujourd'hui celles des diamants ou des pierres précieuses. Songez à ce qu'elles impliquent : des vergers de mûriers, des éleveurs habiles, tout un art du dévidage, du moulinage, de l'apprêt du fil, des métiers, des mélanges de brins, de couleurs, des broderies... L'histoire de la soie est un livre bourré d'images. Or, quand on parle de la soie, on pense trop souvent que seul le produit — brut, semi-ouvré ou à peu près fini, ou complètement au point — a droit au voyage. Dans les ruines ensablées du Lob Nor on a découvert une balle de soie chinoise admirablement conservée, destinée au commerce vers l'ouest, en direction de Rome. Ce bagage, attardé depuis si longtemps au cœur du Thibet, a droit à toutes nos attentions, certes. Mais les autres personnages du monde de la soie voyagent aussi, se déplaçant comme se déplacent tous les biens, matériels et spirituels, de civilisations dont c'est le destin de courir le monde. Qu'on y songe, et aussitôt se présentent à nos mémoires des voyageurs clandestins que nous avions oubliés par distraction. Voici le mûrier qui quitte la Chine discrètement, secrètement. Voici le ver à soie que l'on emporte caché dans un roseau, si les histoires que l'on nous a contées sont exactes. Voici l'art, les arts de la soie qui cheminent, eux aussi. Sur la carte du monde ces envahisseurs étalent de larges taches conquérantes, de Chine en Corée, au Japon, en Turkestan, dans l'Inde, sur les bords de la Caspienne, cette mer « sérique », puis vers la Méditerranée. Le Péloponnèse de nos versions grecques s'est couvert de mûriers au

point de devenir la Morée, et, sous ce nom, toute notre littérature classique et romantique connaîtra la presqu'île montagneuse des pâtres de Sparte et des bandits patriotes...

Ainsi la soie a-t-elle voyagé avec armes et bagages, malgré ceux qui voulaient la garder, grâce à ceux qui, rongés de convoitise, l'ont prise, mais, à leur tour, ont dû la céder.

LA SOIE, VENANT DE CHINE, ARRIVE EN MÉDITERRANÉE

Comment la Méditerranée, c'est-à-dire l'Egypte, puis Rome, Byzance, plus tard l'islam et, enfin, la chrétienté occidentale, celle-ci si lente à s'enrichir, à se former puis à grandir, comment la Méditerranée a-t-elle pu, il y a des milliers d'années, se saisir des étoffes de Chine, brillantes, légères, transparentes, aux souples fils arachnéens ? L'histoire est bien connue dans ses grandes lignes (si elle est toujours discutable dans ses détails), mais c'est une belle histoire, et fort simple. Nullement mystérieuse. La mer Intérieure a dû payer le prix fort. L'Orient ne lui a cédé soie, perles, pierres précieuses et épices que contre des métaux rares, or et argent. La soie va vers l'ouest, mais vers l'est roulent en trébuchant toutes les monnaies de Méditerranée que l'Inde et la Chine engloutissent. « On disait qu'au IIIe siècle (après J.-C.) une livre de soie valait son pesant d'or ; au IVe siècle, une livre de soie ne vaut que le quart d'une livre d'or, mais une livre de soie pourpre vaut le prix énorme de deux livres et demie d'or » (1). Si nous étions Orientaux nous rêverions non pas de la route de la soie, mais de la route des pièces d'or et d'argent, des lingots de métal précieux. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, que les soies cheminent vers les rives de la Méditerranée. De ce commerce coûteux, dispendieux, vous pensez bien que les grincheux ont su se plaindre, et très fort. Si certains se réjouissent avec Lucain de voir apparaître Cléopâtre, au cours d'un banquet, drapée dans des soieries éblouissantes, d'autres font le bilan de ce luxe. Et les moralistes fulminent contre ces molles étoffes qui révèlent les corps. Passe encore quand il s'agit des femmes, mais voici que, très vite, la mode gagne les hommes. Une vraie folie de la soie se déchaîne dès l'époque de Tibère, une folie que rien n'arrêtera plus.

Cependant, chaque fois qu'il a été possible, les Occidentaux ont économisé leurs espèces sonnantes. Les pays de la Méditerranée ont cherché à payer la soie avec des articles estimés en Orient et pour eux moins coûteux, le corail par exemple. Sur le corail tout un livre serait à écrire, qui conduirait le lecteur de la Méditerranée jusque dans les profondeurs de l'Asie, une Asie avide, elle aussi, avide des pierres roses, du métal jaune et blanc de l'Occident. Ainsi, par les routes de la soie, des folies, des passions se rejoignent. Il ne s'agit nullement d'échanges obligatoires, vitaux, décisifs, ces échanges sans quoi mourraient les hommes, mais, au haut des civilisations, de cet étroit domaine du superflu qu'on a dit être l'essentiel.

En même temps que les étoffes, très tôt, les routes asiatiques avaient apporté l'art de la soie. La Méditerranée travailla donc précocement le précieux textile. Ainsi à Tyr, à Béryte, sur les côtes de Syrie, puis dans l'île de Cos, car les îles de Méditerranée sont souvent les mondes les plus révolutionnaires. Mais le textile lui-même, les écheveaux de soie grège continuaient à arriver de très loin, terriblement renchéris par la longueur des routes. Ces routes passaient par la Perse, la Perse des Parthes, cette contre-Rome, et la Perse en vivait. Rome eût voulu échapper au contrôle de ses rivaux, d'où ce commerce maritime par la mer Rouge, en direction de l'Inde : Trajan recreusa le canal égyptien du Nil à la mer Rouge, déjà un canal de Suez. Les trafiquants romains et alexandrins poussèrent jusqu'à l'Inde, ils surent utiliser les moussons, sortirent même un jour, mais trop tard, de l'océan Indien et gagnèrent les côtes de Chine. A l'échelle du monde antique, un exploit qui valait celui de Vasco de Gama, qui eût pu livrer à Rome une route maritime de la soie hors du contrôle perse. Mais l'exploit demeura sans grandes conséquences. Rome, liée directement à l'Inde, y pourra résoudre à son aise le problème de son ravitaillement en coton. Pour la soie, la route de terre conservera sa primauté. D'où mille complications, des essais, vains d'ailleurs, pour organiser une route vers le nord, au delà du Caucase ou à travers l'Arménie. Savions-nous, hier, que, dans le dédale des affaires romaines, en Arménie, la soie était le fil d'Ariane de ces aventures compliquées et sans issue ? Quoi qu'il en soit, la Parthie maintint longtemps ses avantages et ses privilèges d'intermédiaire.

LE MARCHÉ NOIR NE DATE PAS D'AUJOURD'HUI...

Byzance allait résoudre la difficulté, en grande partie, au VIe siècle. Elle essaya d'abord de se lier directement aux régions productrices de soie de Sogdiane, dans le Turkestan, car déjà mûriers et vers à soie s'étaient échappés des frontières si bien closes de la Chine. Cette politique en direction du Turkestan n'eut d'ailleurs pas grand succès, car la Chine conquérante brouilla tout. Mais, en 552, des moines nestoriens étaient arrivés de Sogdiane avec des vers à soie. La sériciculture méditerranéenne inaugurait ses destinées glorieuses. Le ver à soie s'implantait enfin sur les rives de la mer et il y arrivait avec ses compagnons indispensables.

Byzance abrita jalousement les nouveaux venus, les logea, les cacha. Mais elle les cacha mal. Les lourdes étoffes teintes en pourpre et brodées de fils d'or étaient une trop grande tentation. Qui n'aurait fraudé pour « sortir » ces étoffes précieuses ? La soie était d'ailleurs un des éléments de la magnificence impériale, une des armes de la diplomatie, destinée à éblouir les étrangers et à fonder le renom de la « ville des villes », à attirer chez elle ces étrangers. A l'intérieur, elle était un ordre, une hiérarchie : on s'habillait selon son rang. Il était impossible de mettre ainsi en vedette une industrie somptueuse et de s'en réserver toute la production. Byzance eut beau mettre mille entraves au commerce des soieries, surtout les plus précieuses, en principe hors commerce, elles voyagèrent jusque dans l'Occident barbare et même vers le nord scandinave ou vers l'Angleterre...

Et, d'ailleurs, toute l'armée de la soie, du mûrier à l'artisan soyeux, gagnait assez vite l'islam occidental. Elle faisait la gloire de la Sicile musulmane, du royaume de Grenade. Ayant ainsi occupé la rive sud de la Méditerranée, s'étonnera-t-on que la soie, bientôt, ait abordé aux rives jusque-là déshéritées du Nord et de l'Ouest ? Quand la chrétienté, peu à peu, du XIe au XIIIe siècle, s'empare de la primauté sur la mer Intérieure, quand elle s'adjuge ses biens, ses routes, ses trafics, en se saisissant de tous les vergers de la mer, de mille trésors, de biens culturels impérissables, fontaines de vie et de pensée, elle s'empare aussi de la soie. Et notre personnage s'installe dans ses nouveaux royaumes avec sa cour de suivantes et de serviteurs. Saluons d'abord l'arrivée de l'*Arte della Seta* à Lucques, cette capitale de la soie. Puis son développement à Florence, à Venise, à Gênes...

L'âge italien de la soierie débutait avec le XIIIe siècle. Comme il avait tardé ! dira-t-on. Encore restait-il tributaire de la soie grège du Levant et de Perse : la Sicile et l'Espagne n'en fournissaient pas assez aux métiers de la péninsule. Et, naturellement, les cités italiennes verront, à leur tour, fuir de leurs mains le précieux privilège. La soie, désormais, ne peut plus arrêter ses courses. Le XVe siècle la voit sur les routes de France, d'abord à Tours, puis à Lyon, où s'animeront, bien plus tard, des milliers de métiers.

LA SOIE CONQUIERT LE NOUVEAU MONDE

S'étonnera-t-on si, avec le XVIe siècle, la soie se trouve emportée dans cette fièvre de voyages qui marque l'époque des grandes découvertes ? Le mûrier passe vite l'océan Atlantique, et, ici ou là, malgré les défenses officielles, l'arbre nouveau pousse et, comme de juste, la soie est moulinée, tissée. Mais il y a plus curieux encore : la conquête du Nouveau Continent par la millénaire industrie de l'Extrême-Orient. L'argent des mines américaines attire la soie et les soieries chinoises, et, d'une rive à l'autre de l'interminable Pacifique, le voyage s'organise. Le *Nao-de-China*, un lourd et gros galion espagnol, part chaque année d'Acapulco, le port du Mexique sur la « mer du Sud », et, emporté par les puissants courants, va d'une seule traite jusqu'à Manille, où veillent les capitaines et les jésuites espagnols. Elle y retrouve les jonques chinoises et leurs tissus précieux. Croyons donc à la renommée qui veut qu'Acapulco ait été une ville de la soie, des étoffes et des bas de soie ! N'en allait-il pas ainsi de toutes les grandes villes du Nouveau Monde ibérique ? Dès la fin du siècle, à Lima, la soie règne. Et les moralistes d'élever la voix. En vain : ils n'auront raison ni des colliers, ni des bracelets d'or, ni des pierreries des femmes de Lima. La soie a enfin entouré de ses longs fils la terre entière.

C'est le moment, en cette fin du XVIe siècle, où se déchaîne, du Vieux au Nouveau et du Nouveau au Vieux Monde, une folie générale de luxe, avec, à l'arrière-plan, comme toujours, la peine et la misère des hommes, esclaves qu'on entasse sur les négriers, Indiens condamnés au travail des mines et, dans les rues pouilleuses de Séville, ces petits pauvres que Murillo va rencontrer. Sans doute rêvent-ils d'habits de soie, car c'est, à l'époque, le signe qu'on a franchi l'étape. Un *picaro* en habit de velours se sent un seigneur. Dans toute la littérature du XVIe siècle, par exemple dans les *Novelle* du dominicain Bandello, qui écrivait à l'époque de François Ier : « La soie, cette magnificence des riches, brille d'un miroitement continu : elle enveloppe la femme aimée, tapisse les murs de sa chambre, orne son lit, recouvre les meubles... » Les dernières années du XVIe siècle n'ont fait qu'étendre ses conquêtes. Elle est l'enfant chéri de l'Europe princière et seigneuriale. La bourgeoisie l'accueille: c'est une manière de s'élever et, en même temps que de sa beauté, profiter de son prestige, des qualités qu'elle confère. En vain le prince multiplie les lois somptuaires ; il ne peut rien contre la soie. Plus solides encore que ses fils fins et serrés sont les fils de l'envie et des préjugés que les sociétés tissent à son propos. On la porte sur son dos comme la preuve ostentatoire des titres, des prés, des champs, des moulins qu'on possède et, parfois, ne possède pas... On se ruine, on se damne pour elle. Et devant nous elle balance, suspendue à ses fils incassables, toute l'histoire étonnante de nos vanités, marionnettes moins périssables que nous-mêmes.

(1) André Piganiol, *l'Empire chrétien*, 1947, p. 301.

ORIENT. VELOURS PERSAN : XVI[e] SIÈCLE.

L'ART DE LA SOIE EN FRANCE

par LOUIS CHÉRONNET

UN petit ver avant de devenir papillon s'enveloppe d'une coquille qu'il se fabrique en filant un fil léger. Une princesse chinoise invente, vingt-cinq siècles avant notre ère, l'art de dévider ce fil et de le tisser. Naît alors une des matières les plus précieuses que l'homme ait inventées. Et des empereurs et des rois lorsqu'ils s'offrent des cadeaux, qui sont des trésors, ajoutent à l'or et aux pierreries des pièces de soie et de brocart. Quant aux femmes : princesses, courtisanes ou bourgeoises, de Rome ou de Byzance, de Palmyre ou d'Arabie, d'Italie ou de France, de tous les pays ou de tous les siècles, pas un instant ni leurs goûts ni leurs désirs ne se sont éloignés de l'art de la soie.

La soie, tissu d'art, possède donc une belle et noble histoire, passionnante à suivre, où nous rencontrons des techniciens merveilleusement habiles, de grands artistes, de puissants protecteurs et de géniaux animateurs. Et c'est à ces deux dernières catégories d'hommes que la soie doit son essor et son triomphe en notre pays. Personne n'ignore que c'est par un effet de la volonté de ses dirigeants, de Louis XI à Napoléon I[er], en passant par Henri IV et Louis XIV, que la France est devenue un pays d'abord producteur de soie puis s'est imposée, avec Lyon, centre de fabrication, comme une créatrice de modèles donnant le ton au monde entier.

Et puisque nous devons voir dans le fait que le congrès mondial de la soie se tient chez nous un hommage rendu au génie de nos artisans et de nos artistes, il nous paraît intéressant de suivre l'évolution de l'art de la soie en France.

Remontons à la période qui marque la fin du moyen âge et le commencement de la Renaissance. En Italie, les ateliers de Lucques, Florence, Venise, Gênes, Milan sont florissants. Par l'intermédiaire des pays du Levant avec lesquels la péninsule est en commerce constant, ils subissent l'influence esthétique des créations de l'Orient. Byzance là aussi a porté sa marque. Mais viennent les troubles du commencement du XIV[e] siècle. Les ateliers sont dispersés. D'autre part, en France, vers la même époque, des textes littéraires font allusion à la soie. Mais est-ce à dire qu'on la tisse chez nous ? Plus précis à cet égard sont des comptes de Geoffroi de Fleuri, en 1316, et un extrait du registre des métiers et marchands de la ville de Paris, environ de la même époque.

Mais il faut arriver à Louis XI pour rencontrer les bases les plus sûrement manifestes de la soie française. C'est, en effet, ce monarque qui, par des lettres patentes en date du 23 novembre 1446, installa à Lyon des métiers de drap d'or et de soie. Par ce moyen, il entendait lutter effectivement contre la « grande vuydange d'or et d'argent » qui se faisait chaque année dans son royaume du fait de l'importation des soieries étrangères. Cependant, il décide, quatre ans plus tard, le transfert des ateliers à Tours. Cette transplantation, si elle ne porta de fruits durables, eut au moins un avantage : elle

France. Ph. de La Salle. Broché dit « au paon ». Fin xviii[e] s.

France. Ph. de La Salle : Soierie pour Catherine de Russie.

libéra assez tôt les métiers de Lyon de la protection royale et leur assura une certaine indépendance.

Quels que soient ces changements, l'industrie de la soie en France, bien que ne produisant que des tissus unis (satin, velours, taffetas) et d'un usage courant, prit un développement remarquable. La somptuosité allait venir peu à peu. On se doute bien que le fastueux François I[er] n'y fut pas étranger. Il fit venir des ouvriers gênois, leur octroyant des lettres quasi immédiates de naturalisation et les exemptant d'impôts. D'autre part, Lyon est décrété unique entrepôt pour la soie étrangère. C'est donc dire que la façon des décors sera d'abord tributaire de l'exemple italien. La France n'a pas encore trouvé son style. Les préoccupations d'Henri IV ne seront pas non plus dirigées de ce côté-là. Elles seront d'un ordre plus économique. Le Béarnais entend reprendre à la base la lutte contre la concurrence italienne. Il veut vraiment organiser « en profondeur » l'industrie du tissu de luxe. A commencer par la fabrication de la matière première elle-même. C'est alors qu'entrent en scène Olivier de Serres et Barthélemy de Laffemas. Si le premier est connu, le second mérite quelques lignes qui fixent sa figure, car il joua en l'occurrence un rôle des plus importants.

Barthélemy de Laffemas, né en 1545 à Beausemblant, dans la Drôme, appartenait à une impécunieuse famille de petite noblesse protestante. Tout jeune il dut apprendre un métier et se fit tailleur dans les Etats du roi de Navarre. C'est ainsi que le futur Henri IV devint son client et en fit plus tard son valet de chambre. La charge était d'importance, mais elle n'empêchait pas de faire des affaires. Laffemas s'attacha au commerce des tissus précieux. Et, pensant, comme les anciens, qu'il vaut mieux faire puits en sa terre qu'emprunter l'eau d'autrui, il collabora étroitement à l'œuvre d'Olivier de Serres, qui, de son côté, introduisait la culture du mûrier en France non seulement en Provence et dans le comtat Venaissin, mais encore jusqu'à Paris, puisqu'on comptait alors, paraît-il, 15.000 pieds de cet arbuste aux Tuileries. Après avoir écrit un traité sur le « Naturel et Profit admirable du mûrier que les François n'ont pas encore scu reconnaître avec la perfection de le semer et de l'élever », il créa, place Royale, une manufacture de soie, et mourut riche et comblé d'honneurs en 1612.

C'est aussi au commencement du XVII[e] siècle qu'un maître ouvrier lyonnais, Dangon, perfectionna le vieux métier italien en inventant le système « à la grande tire », qui permit de porter à 2.400 le nombre des cordes utilisables, amélioration qui contribua puissamment à la gloire du travail lyonnais. Louis XIV pouvait paraître, tout était alors « en ordre de marche » pour répondre à ses exigences.

Jusqu'ici, nous l'avons déjà dit, l'influence italienne pèse lourdement sur le décor de la soie, qui reste fidèle à une décoration abondante de fleurs stylisées et disposées dans un rythme touffu. La France a seulement tenté les petites fleurs à la place des grandes, par raison d'économie. A la profusion excessive des détails vont donc succéder, selon l'esprit du Grand Siècle, une répartition clairement ordonnée, une cadence aux nobles symétries, mais allégée des effets. D'autre part, on quitte les aplats assez élémentaires pour aborder l'interprétation plus réaliste de la fleur par l'introduction du modelé des ombres et des lumières. Si Bérain semble n'avoir eu que peu d'influence sur cette modification du style, par contre, le rôle d'un Jean Ravel, élève de Le Brun, qui fut placé à Lyon par son maître et inventa une technique adéquate à ce genre d'expression, fut primordial. On voit alors apparaître les grosses fleurs et les gros fruits, puis les coquillages, sur les tissus brochés, le tout dans une augmentation du nombre des couleurs ainsi que dans une intensification de leur tonalité et souvent avec des rehauts d'or et d'argent. Ce mélange de vérisme et de stylisation disciplinée dans des compartimentages réguliers va durer jusqu'au premier tiers du XVIII[e] siècle. La Régence, ici comme partout, marquera le commencement du règne de la liberté ornementale. L'époque Louis XV accentuera cette propension jusqu'au baroque. Ainsi nous verrons les verticales devenir sinueuses et, dans un onduleux parallélisme, nous offrir des semis de fleurs d'une proportion plus naturelle. En outre, mille objets différents et mille sujets divers s'installeront en maîtres fantaisistes, souriants et légers. On s'inspirera de la dentelle ou de la fourrure pour complaire à Marie Leczinska. Pour être agréable à M[me] de Pompadour, on introduira les chinoiseries. Tout ne sera plus que bouquets, rocailles, branchages, gerbes, vases, corbeilles, éléments d'architecture, rubans, esquisses de paysages, carlins, oiseaux et papillons entremêlés avec une aisance admirable et déconcertante dans sa sûreté. Le tout sur des fonds clairs, aimables.

Et un nom domine toute la fin de cette époque, magistra-

ORIENT.

VELOURS CISELÉ POLYCHROME. FIN XVI[e] SIÈCLE.

FRANCE.

DEUX SOIERIES FLEURIES, D'APRÈS LES CARTONS DE PH. DE LA SALLE.

La richesse du dessin et des couleurs de ce broché d'ameublement moderne ajoutent a la préciosité du style de cette charrette hollandaise.

Ce magnifique tissu d'ameublement en satin laqué est richement décoré d'un dessin d'inspiration Louis XV dont le sujet est « Haute Ecole ».

lement : celui de Philippe de La Salle, qui, né en 1723 à Seyssel, près d'Aix-les-Bains, se montra l'homme complet de la soie, s'affirmant tour à tour comme peintre, dessinateur, mécanicien et fabricant. Il fut élève de Boucher. L'invention la plus vive jointe à un métier admirable, mais jamais contrariée par celui-ci, est la caractéristique de son génie. Avec les Monnoyer et les Redouté, il faut le considérer comme l'un des plus remarquables « fleuristes » de l'art français. Mais il ne se contentait pas seulement de donner le portrait de la fleur : il la faisait palpiter de poésie et l'animait de mouvements toujours ravissants. Il entra chez Pernon, grand fabricant lyonnais dont les successeurs existent toujours et ont conservé quelques-uns de ses dessins (dont la plupart furent, hélas ! dispersés ou détruits après sa mort) et quantité des étoffes qu'il fit tisser. Philippe de La Salle inventa la navette volante, perfectionna le tour et le moulin à soie et fut fournisseur des grandes maisons souveraines d'Europe. Louis XVI le pensionna, l'anoblit et en fit un chevalier de Saint-Michel.

Sous Louis XVI, on s'était tourné vers les mièvreries à la mode qui se teintaient d'aimable philosophie, mais ordonnée, dans cette rigidité un peu étriquée qu'on prenait pour la meilleure leçon de l'antique. La fleurette se mêlait aux attributs rustiques de la bergerie et aux ruines préromantiques. Les médaillons et les pipeaux s'entremêlaient. La maigreur des formes s'alliait au pimpant. Il y avait là une sorte, sinon de décadence, au moins d'appauvrissement de la sève créatrice, bien plus sensible que dans le domaine du meuble, par exemple. Notons pourtant, en passant, que la suppression des jurandes en 1784, en laissant le travail devenir libre, aurait pu avoir la plus heureuse influence et redonner un élan nouveau aux métiers.

Une fois de plus, cependant, une volonté dictatoriale allait

PAR LE STYLE DE SON DESSIN ET DE SES COLORIS, CETTE SOIERIE MODERNE S'HARMONISE TRÈS HEUREUSEMENT AVEC L'ÉPOQUE DE LA CHAISE A PORTEURS.

AUX RICHESSES DU DÉCOR QUI LES ACCOMPAGNENT, CES DEUX VELOURS DE SOIE AJOUTENT LE CHATOIEMENT DE LEURS TONS, QUI SE MARIENT PARFAITEMENT.

intervenir. En allant vers l'Italie, Bonaparte s'était arrêté à Lyon. Il s'en souvint étant empereur. La soie devait entrer dans son programme économique, comme elle pouvait servir son besoin de faste. Napoléon remit bien les métiers en marche, encouragea le perfectionnement des techniques (bien des métiers de « beauté manuelle » ont eu à souffrir de l'apparition de la machine, pas la soie, ce qui est remarquable), mais il ne put redonner du génie aux artistes créateurs de modèles. Tout ce qui a été produit sous son règne est d'une qualité de matière admirable, mais d'un goût lourdement opulent et d'une sévérité, d'une froideur officielle qui n'attachent point le regard. On admire, mais on n'est pas séduit. Triomphent au Louvre, aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Meudon, à Saint-Germain, à Versailles, à Fontainebleau les attributs guerriers : casques, boucliers, trophées, carquois, les lauriers, les aigles, les abeilles, en or sur des fonds de tons unis, crus et puissants. L'Empereur aime le vert et le pourpre, cependant que l'impératrice aime le bleu pâle. La Restauration changera de teintes de fond en choisissant un bleu somptueux, mais insensible, qu'on pourrait bien appeler le bleu Bourbon ; et, à part cela, seuls changeront les attributs : la fleur de lys faisant sa rentrée. Cependant, quelques dessinateurs, comme Bony et Dugourc, laisseront un nom pour leur habileté professionnelle.

Le règne de Louis-Philippe s'alourdira encore et, en outre,

FRANCE. CARRÉS DITS « AUX ETENDARDS » (MODERNE).

montre déjà les prodromes de cette maladie de « copie de style » qui va aller en s'accentuant sous le Second Empire, lequel n'hésitera pas, dans son besoin de pastiche, à « faire du Bérain », qui, je l'ai déjà dit, eut pourtant une part peu importante dans l'art de la soie au Grand Siècle...

Le redressement eut lieu à l'aube de notre vingtième siècle. Lyon et Paris comprirent vite qu'il leur fallait s'accorder avec toutes les créations de l'art moderne si l'on voulait conserver à la France toute sa suprématie. Alors on fit appel aux meilleurs artistes pour la composition des cartons : Lalique, Dufrène, Beaumont, Dufy, Bonfils, Marc André furent les premiers à venir. L'arabesque fut reine et un symbolisme « musical » où le noir et l'or en larges éclaboussures mêlaient leurs mystères. Puis un certain géométrisme inspiré du cubisme. Aujourd'hui, l'effort vers la création originale continue sans arrêt. La France, pays du goût et de la création artistique, entend ne pas se laisser déposséder de son sceptre.

Nous espérons donc que les modellistes et les ouvrières, artisanes quotidiennes de la mode, ne cesseront jamais de pouvoir puiser dans ce trésor, dont l'ouvrage est de la même famille que le leur, parce que les métiers, de plus en plus modernisés et permettant les effets les plus raffinés de brochage, moirage, gaufrage, chinage, d'armure, de faufilage de métaux précieux, etc., mais gémissant encore leur perpétuel « bistenclaque... patintaque », continueront toujours à enfanter un immense fleuve de soie chatoyante.

MITRE DE VELOURS ROUGE BRODÉE D'OR.

Les documents illustrant cet article nous ont été communiqués par le musée des Arts décoratifs de Lyon, et le Syndicat des fabricants de soieries et tissus de Lyon.

Chape ou frison (bourre de soie) posée sur une branche de murier.

Un ver a soie de démonstration a la station sericicole d'Al

RICHESSE DE LA SOIE

« NOTRE EPOQUE, QUI SUBIT LA QUANTIT COMME UNE LOI NECESSAIRE ET SAN GRACE, RECONNAIT LA SOIE COMME UN DES ULTIMES REFUGES DE LA QUALITE, ET C'EST NOTRE EVASION LA PLUS CHERE.

par René Branellec

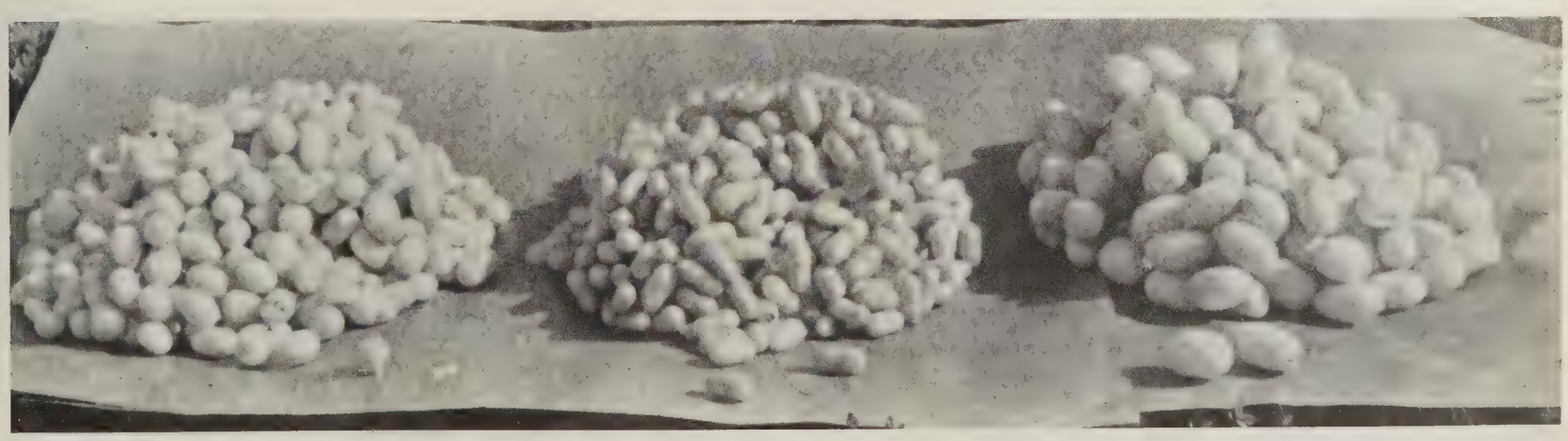
— La soie, me dit mon ami A..., oui, j'ai entendu parler de cela. Mon grand-père n'achetait pas ses chemises avant de les avoir fait passer au travers de sa chevalière... Mais c'est tout à fait dépassé... Nous avons la rayonne, la viscose, la fibranne, les protéines, le nylon, que sais-je ! et nous n'avons plus le temps d'essayer ainsi nos chemises et plus d'argent pour en acheter... Au reste, l'homme heureux, nous a-t-on appris, n'a pas de chemise.

Mon ami A... exprime là une opinion communément répandue : la soie, article de luxe, la soie, introuvable, la soie, hors de prix. On ne saurait nier qu'elle contienne une grande part de vérité.

Pourtant, le directeur de la station sericicole d'Alès, M. Shenk. tout en reconnaissant certaines difficultés relatives, hélas ! aux prix, considère que la production de la soie pourrait être aisément décuplée dans la métropole et les territoires d'outre-mer. Voici quelques chiffres. La production mondiale de la soie avant guerre était de 80.000 tonnes, dont le Japon, à lui seul, fournissait 50 %, la Chine, environ 40 %, les autres pays producteurs, Italie, Indochine, etc., se partageant le reste. La part de la France était infime, de l'ordre de 50 tonnes, couvrant à peine 2 % des besoins de l'industrie lyonnaise. Cela tenait-il au fait que les conditions climatiques se prêtent mal en France à l'élevage du ver à soie ? Nullement. Il fut un temps où les sériciculteurs français purent satisfaire presque en totalité aux demandes des fabricants lyonnais. En 1853, en effet, la récolte de cocons s'éleva à 26 millions de kilos équivalant à 2 millions de kilos de soie grège. Mais alors le mûrier, « l'arbre d'or », ainsi qu'on l'appelait, était cultivé dans soixante-dix départements.

On avait mis des centaines d'années à faire de la sériciculture une richesse nationale. Il n'en fallut que quelques dizaines pour précipiter sa décadence. En 1945, la récolte des cocons a été le centième de la récolte de 1853.

Pour expliquer la décadence d'une industrie florissante, on ne manque jamais de raisons. Certes, la pébrine, maladie qui, vers 1860, ravagea les plantations de mûriers, découragea les moins endurants des sériciculteurs. Les



Cocons d'Espagne, du Chili, des Cévennes : on compte, en général, que 10 kilos de cocons sont nécessaires pour filer 1 kilo de soie grège.

COUPE MONTRANT LE SYSTÈME DE SÉCRÉTION D'UN VER A SOIE.

LES COCONS RECUEILLIS SUR CLAIES SONT ÉBOUILLANTÉS PUIS DÉVIDÉS.

LA LONGUEUR MOYENNE D'UN FIL DE COCON EST DE 1.200 MÈTRES.

FABRICATION ET BOBINAGE DE RUBANS DE SOIE A SAINT-ETIENNE.

autres, au cours de leur longue lutte, avaient connu d'autres graves déboires : quelle culture n'en réserve pas ? D'ailleurs, en 1865, Pasteur trouvait le remède approprié. Mais, à peine ce mal conjuré, un autre se manifeste. En 1869 a lieu le percement du canal de Suez. La soie d'Extrême-Orient, déjà moins chère que la soie française, arrive désormais à des prix défiant toute concurrence. Sans doute sa qualité est-elle inférieure ; mais la tentation est trop grande pour les fabricants d'augmenter leurs bénéfices et, d'ailleurs, ne sont-ils pas contraints à suivre les fluctuations du marché mondial ? Quoi qu'il en soit, le fait saillant de cette période est que les liens un moment étroitement noués entre la production et la fabrication françaises se relâchent. Ils vont se briser quand, en 1889, apparaîtront les premiers textiles artificiels. Le découragement est total chez les séricieulteurs, de qui l'Etat se désintéresse. Dans presque tous les départements producteurs, la vigne se substitue à l'arbre d'or, dont le nom devient une ironie : en 1934, le prix du kilo de cocon tombe à 1 fr. 50, largement au-dessous de son prix de revient. C'est la consécration d'une ruine qui semble devoir être définitive.

A vrai dire, Lyon n'en paraît aucunement affecté. Dans les années qui précèdent la dernière guerre ses 60.000 métiers traitent plus de 3 millions de kilos de soie importée et exportent des produits finis d'une valeur de 500 à 700 millions de francs. Sa prospérité n'est pas atteinte par le sort misérable de la séricieulture. Celle-ci se meurt de mort naturelle, incapable de continuer le combat contre des pays où les salaires ne comptent pratiquement pas et qui, en outre, appliquent des méthodes d'élevage infiniment plus efficaces. Le fait brutal est que la soie grège fabriquée en France vaut 6.000 francs le kilo tandis que celle du Japon arrive actuellement au Havre à 1.800 francs. Encore faut-il souligner que le prix donné aux séricieulteurs — 350 francs pour un kilo de cocons, et 10 kilos de cocons sont nécessaires pour produire un kilo de soie grège — est non seulement raisonnable, mais ne peut se justifier que par le caractère artisanal des élevages, où la main-d'œuvre n'est pas comptée comme elle devrait l'être dans une grande exploitation.

Malgré ce handicap extraordinaire, un renouveau se dessine aujourd'hui. En 1946, la récolte a été supérieure de 60 % à celle de 1945. L'an dernier, ce mouvement s'est confirmé, avec une production de 500.000 kilos. Est-ce un phénomène purement artificiel dû à la sollicitude de l'Etat ? En réalité, celle-ci est restée fort limitée. Elle s'est manifestée en 1934 et en 1936 par une loi et un décret enjoignant aux imitateurs de la soie de dire leur nom sans

PRÉPARATION DE LA CARTE OÙ SONT REPORTÉS LES EFFETS D'UN FAÇONNÉ.

équivoque. Ce premier point acquis, on s'est avisé, non sans raison, que le prestige des soieries lyonnaises reposait pour une part non négligeable sur les qualités des soies grèges françaises et qu'il y a un intérêt évident à lier à nouveau, tout au moins, la fabrication de haut luxe à ces mêmes soies.

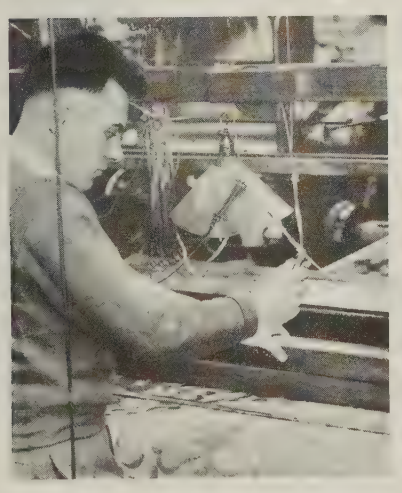
Ce raisonnement paraît se justifier. La différence considérable de prix entre les soies française et orientale n'est pas définitive. On peut prévoir le moment où, les salaires mondiaux s'égalisant, seuls resteront en cause les procédés d'élevage et la qualité des produits. A cet égard, la France a en main dès maintenant des atouts de premier ordre, dont elle a négligé de se servir jusqu'à ces dernières années. C'est ainsi qu'elle possède une station de grainage, où l'on produit des sélections d'œufs dont l'excellence est appréciée par maints pays étrangers qui nous en achètent, et, à Alès, une station séricicole se classant en tête des laboratoires spécialisés dans l'étude des vers à soie. Les recherches qui y ont été faites ont abouti à la détermination des moyens de lutte contre la maladie et des meilleures conditions d'élevage. La démonstration pratique qu'elle a faite récemment dans le Gard a prouvé aux séricieulteurs les avantages de la méthode dite « précoce et rapide», dont le rendement est deux fois supérieur à celui des élevages ordinaires (exactement 2 k. 791 de cocons en moyenne par gramme d'œuf contre 1 k. 510). D'autre part, l'élevage aux rameaux, qui consiste à nourrir les vers non plus de feuilles détachées, mais de rameaux fraîchement taillés, et la méthode des élevages successifs, qui permet d'élever trois générations de producteurs dans la même saison, sont susceptibles de résoudre les problèmes d'espace et de main-d'œuvre par une utilisation plus rationnelle aboutissant à une diminution très sensible du prix de revient.

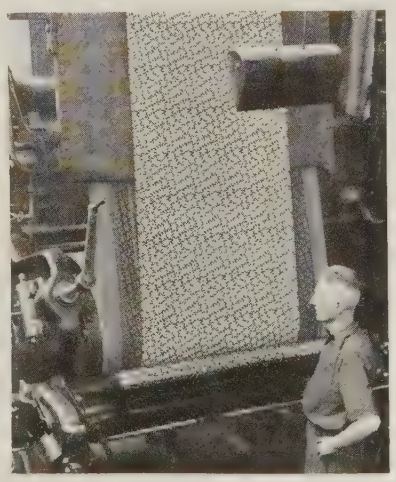
Il n'est pas douteux qu'il existe, en dehors même de la métropole, en Afrique du Nord, en A. E. F., à Madagascar et en Indochine, des possibilités énormes. L'exemple du Congo belge, où la séricieulture, absolument inexistante il y a dix ans, produit actuellement 4 millions de kilos de cocons, nous montre la voie. De son côté, le Brésil a décuplé, avec 5 millions de kilos, sa

CETTE BANDE PERFORÉE REPRÉSENTE LE DESSIN QUE REPRODUIRA LE MÉTIER.

VÉRIFICATION D'UN DESSIN ET GRAVURE D'UN CYLINDRE D'IMPRESSION.

IMPRESSION D'UNE PIÈCE DE SOIE PAR LE PROCÉDÉ DIT « AU CADRE ».





MÉTIER A TISSER A BRAS. MACHINE A IMPRIMER « AU ROULEAU ».

production d'avant guerre et a créé des filatures modernes. L'Inde, l'Iran, la Turquie, la Yougoslavie, la Roumanie, l'U. R. S. S. s'équipent également en vue d'améliorer et de développer leur sériciculture. La production mondiale de cocons, tombée à 500 millions de kilos après la guerre, est encore loin du niveau de 1938. A supposer qu'elle l'atteigne ou même la dépasse, qu'arrivera-t-il ? La surproduction, cette hantise, n'est-elle pas à craindre ? En cinquante ans, les textiles artificiels ont pris une place dont il serait vain de sous-estimer l'importance et leur progrès s'affirme chaque jour.

Sans doute la soie possède-t-elle seule à la fois la fraîcheur et la chaleur d'une manière organique vivante. Il n'en reste pas moins que les textiles artificiels, battus dans la lingerie fine, trouveront vraisemblablement leur revanche dans les tissus d'ameublement. Et il y a toutes chances qu'un partage de fait s'accomplisse.

Pendant la guerre, Lyon, privé de la majeure partie de ses importations de soie, s'est tourné vers les textiles artificiels, qui ont largement profité de l'opportunité. En 1947, plus de 16.000 tonnes de rayonne ont été traitées par les fabricants tisseurs de Lyon et de Saint-Etienne. Cette même année 4.500 tonnes de soie et rayonne, d'une valeur de 8 milliards 500 millions de francs, ont été exportées à destination principalement de la Grande-Bretagne de la Belgique et du Luxembourg. Cela ne représente certainement pas le volume d'avant guerre. Mais ces chiffres sont notables tout de même, si l'on se souvient que les cinq années pendant lesquelles Lyon s'est trouvé coupé de la plupart de ses débouchés ont été mises à profit par ses concurrents. Ils témoignent du prestige que la France a conservé dans les industries de luxe. C'est ce qui lui impose de renouer avec la soie ce mariage de raison et d'amour que les circonstances ont quelque peu troublé. Les différences de prix entre le textile traditionnel et les jeunes concurrents jouent d'ailleurs moins qu'on ne l'imagine souvent. La diversité et la complexité de la fabrication, le nombre de intermédiaires — qu'il paraît malaisé de réduire — sont tels que la matière première n'entre guère pour plus d'un dixième dans le prix des produits finis. En ce qui concerne les façonnés, la proportion est encore plus faible. Les stades principaux, depuis la filature, le moulinage, le tissage, la teinture et les apprêts, se décomposent en une foule d'opérations et, surtout, s'accompagnent d'une longue série de manipulations qui donneront au tissu son véritable caractère et son élégance. Et ici interviennent les artistes et artisans admirables du dessin, du lisage — qui permet d'exécuter en somptueux effets

TEXTILES ARTIFICIELS A L'ACÉTATE ET MATÉRIEL POUR LEUR FABRICATION.

de trame, de chaîne, de satin, de couleurs les projets les plus audacieux ceux de la gravure, de l'impression, de la dorure, tout ce peuple sympathique de la Croix-Rousse et des ruelles avoisinant l'Hôtel de Ville, qui, au travers des crises, du chômage, a conservé son habileté et sa conscience professionnelle parce qu'il a la passion de la soie et de son travail.

Sur le plan commercial, on trouve les marchands qui importent et distribuent la soie aux fabricants. Ces derniers choisissent parmi les projets soumis par les dessinateurs ceux qui seront exécutés, en fonction des tendances du moment et de la clientèle à atteindre. Métiers délicats nécessitant une connaissance approfondie des caprices de la mode... et des marchés mondiaux.

C'est ainsi que naîtront dans ces étranges bureaux lyonnais, où voisinent les dictaphones et les classeurs antédiluviens, archaïsme et modernisme pêle-mêle, les mouchoirs fins, les châles, les nouveautés unies, façonnées ou imprimées de la haute couture, les tissus classiques, les tissus spéciaux, les tulles, les tissus à mailles, les velours, les peluches, les tissus d'ameublement, les cravates, les écharpes et carrés à dix-huit, vingt-quatre et jusqu'à trente-six couleurs, et, enfin, les rubans et colifichets de Saint-Etienne.

Mais les plus magnifiques productions ne se verront jamais aux vitrines des magasins. La beauté doit être cachée, réservée. A cette condition seulement elle prendra tout son prix. C'est pourquoi un Lyonnais vous rira au nez lorsque vous lui parlerez de soieries d'après ce que vous aurez vu aux étalages. Tout ce qui compte est dans des coffres, dans les arrière-pièces obscures, dans les magasins vétustes. C'est là qu'est amassé le véritable trésor de Lyon.

Quant au danger de suproduction de la soie, il ne semble pas avoir de fondement sérieux. Les besoins sont grands. La soie, mot magique, ouvre la porte de l'opulence orientale, évoque les magnificences des cours de l'Europe royale et les falbalas de 1900. Il reste aujourd'hui encore le sésame du luxe, le jardin de l'art et du raffinement d'une civilisation.

Photographies *France-Illustration* (Alexandra et Jean Vergy)

VUE GÉNÉRALE DU PALAIS DES SPORTS, OU SE SONT DÉROULÉES LES DIFFÉRENTES ÉPREUVES DU CONCOURS HIPPIQUE ORGANISÉ PAR LA SOCIÉTÉ DU JUMPING.

LE JUMPING AU PALAIS DES SPORTS

Mlle MICHÈLE CANCRE.

C'EST au Palais des Sports que la Société du Jumping a, cette année, organisé, les 3 et 4 juin, les diverses épreuves du concours hippique.

Au siècle de la bombe atomique, à une époque où les jeunes gens ne parlent que de cylindrées, carburateurs et aérodynamisme, on est surpris que l'immense hall soit plein et qu'un spectacle hippique purement sportif dérange encore autant de monde que les plus grands matches de boxe ou les réunions cyclistes. Pour qui aime le cheval, c'est un spectacle réconfortant et l'assurance que ce noble sport, tout de maîtrise, d'énergie et de finesse, garde son prestige traditionnel.

L'atmosphère est évidemment plus calme que dans la plupart des réunions sportives : les cavaliers sont, par définition, épris de tradition, et la vieille courtoisie française, toute de tact et de mesure, en est une. L'ambiance est donc polie, un peu froide même ; mais on remarque vite avec quelle attention passionnée nombre de spectateurs suivent les évolutions, avec quelle compétence ils critiquent chaque faute, ou approuvent — sans bruit — chaque réussite. Les spectatrices n'ont pas fait cette année de grands frais d'élégance : on a l'impression que le cheval n'est plus à la mode ; les snobs de tous sexes doivent se réserver pour le concours d'élégance automobile. La sincérité et la compétence y gagnent : on s'intéresse aux seuls chevaux et à la maîtrise des cavaliers.

Après le prix du Veneur, gagné par M. d'Orgeix sur Opéra III, nous assistons à la première manche du championnat du jeune cheval français.

M. Calmont gagne brillamment l'épreuve, monté sur Vengeur.

Parmi les concurrentes, nous remarquons l'autorité de Mlle Michèle Cancre, qui s'allie à une élégance d'apparence un peu fragile.

Le lendemain, la deuxième manche est gagnée par M. des Roches, sur Watt, qui remporte ainsi l'ensemble de l'épreuve.

Le prix de la Ville de Paris nous vaut un magnifique spectacle. M. Gourdain, sur Héra, et M. d'Orgeix, sur Sucre de Pomme, s'affrontent en finale après deux barrages : M. d'Orgeix gagne l'épreuve après un parcours merveilleux de puissance et impeccable de précision.

Le 4 juin, le Grand Prix des provinces françaises oppose les équipes du Nord, de Paris, du Sud-Ouest, du Centre, de l'Ouest et du Midi-Union française. L'équipe du Nord remporte une magnifique victoire sur un parcours particulièrement difficile. L'équipe de Paris, dirigée par M. Peters, se classe seconde.

La fanfare sonne les honneurs. Les habits rouges saluent. Bravo pour tous, vainqueurs et malchanceux. Des mois d'entraînement et d'efforts ont abouti à une magnifique démonstration de la qualité équestre française.

G. LOUBLIÉ.

S. M. LE ROI DU CAMBODGE DANS LA TRIBUNE.

A M. D'ORGEIX, LE PRIX DE LA VILLE DE PARIS.

Mme TILLIÈRE, ASSISE PARMI LES SPECTATEURS.

LES LIVRES

PAR ANDRE ROUSSEAUX

Pierre Clostermann
premier chasseur de France

J'ai connu Pierre Clostermann en janvier 1946, comme il venait de rentrer à Paris. (Il s'était fait démobiliser quelques mois auparavant.) Son nom était alors à peu près ignoré. Presque personne ne savait que la France, dans la seconde guerre mondiale, avait eu un nouveau Guynemer, qui, celui-là, avait survécu à ses victoires. C'est que la gloire de Pierre Clostermann n'était pas conforme à la politique de l'époque. Le parti communiste occupait le ministère de l'Air. A ses yeux, un pilote français qui avait combattu dans la R. A. F., fût-il titulaire de trente-trois victoires aériennes, eût-il été promu commandeur de la Légion d'honneur à vingt-quatre ans en qualité de « premier chasseur de France », un tel aviateur, dis-je, manquait d'un titre indispensable : il n'avait pas volé sur le front russe. La politique des partis, qui a détourné et vicié la Résistance, commençait sa sinistre besogne. C'était le moment où le général de Gaulle devait quitter le pouvoir. Pierre Clostermann, vainqueur désaffecté, se résignait à songer à ses années de guerre comme à un chapitre de sa vie dont la dernière page était tournée.

Je retrouve l'écho de nos conversations d'alors à certaines pages du livre qu'il fait paraître aujourd'hui. Mais il m'en voudrait d'insister plus qu'il ne le fait lui-même sur une amertume où il n'entre aucune rancœur. Car ce qui rayonne, au contraire, de la majeure partie de l'ouvrage, c'est le feu du combat dans les airs, avec ses tournoiements, ses coups de foudre, ses corps à corps en plein ciel. La R. A. F. appelait *show*, c'est-à-dire cirque, les missions de chasse importantes. Clostermann a fait un sort à ce mot, où il entre autant d'humour que de puissance évocatrice. Ces souvenirs d'un pilote de chasse français dans la R. A. F. ont pour titre *le Grand Cirque* (Flammarion). Beau livre, plein de jeunesse autant que de courage.

Aucune littérature ici. Le pilote de la R. A. F. nous livre, telles qu'il les a écrites, les notes d'une sorte de journal de bord. Il nous explique que ses parents, Français libres comme lui, étaient à Brazzaville tandis que lui-même se trouvait à Londres. La correspondance était difficile. « Et, pourtant, je voulais évoquer pour mon père et ma mère cette vie nouvelle, si pleine d'émotions, d'imprévu, ingrate, mais très belle. Je voulais qu'ils pussent la revivre, minute par minute, même si je ne revenais pas pour la raconter. » C'est alors qu'il se mit à remplir ces cahiers, d'où il détache pour le public les récits de ses expéditions les plus mouvementées.

Ce serait bien mal connaître sa gentille simplicité que de croire qu'il se propose comme un combattant exceptionnel. « Changez les dates, quelques circonstances accessoires, écrit-il, et c'est l'existence quotidienne de cinq cents jeunes aviateurs français que vous revivrez. N'importe lequel de mes camarades retrouvera les mêmes épisodes en feuilletant son carnet de vol. » Pierre Clostermann — Clo-Clo, comme l'appelaient ses amis — est, en effet, un de ces cinq cents hommes de l'air qui, dans l'été 1940, ou plus tard, se sont évadés de la France envahie pour répondre à l'appel du 18 juin. Un autre livre récent, *Cap sans retour,* de Mme L'Herbier-Montagnon (Raoul Solar), retrace ces émotions dont chacune est un roman ou un drame. Et tous les hommes dont ce livre-là raconte l'histoire ont été tués. Pensons-nous à eux quelquefois ? On voudrait que leurs noms et leurs exploits fussent évoqués sans fin dans les lectures qu'on donne à nos écoliers et à nos jeunes gens.

La première chose qu'ils auraient à y apprendre, c'est que le courage n'est pas un don privilégié, mais une affaire de volonté. Un autre héros de la guerre, l'admirable Rémy, a inscrit le mot « peur » dans le titre d'un de ses livres. Car on devrait se rappeler, depuis l'exemple de Turenne, que la maîtrise de la peur est le commencement de l'action courageuse. Nous sommes frappés, en lisant Clostermann, de voir que d'un bout à l'autre de son livre c'est de sa peur qu'il nous parle le plus. Lancé à 700 ou 800 kilomètres à l'heure, fonçant sur un ennemi dont il risque d'être mitraillé à bout portant, rétablissant son appareil par des acrobaties qui le précipitent dans le vide ou le font piquer en plein ciel, il se décrit lui-même, enfermé dans son *clok-pit*, comme couvert de sueur, les tempes battantes, la bouche sèche, avalant sa salive à grand'peine. Un héros, c'est une âme qui tire son corps après soi, par des chemins que le corps ne suit pas de bon gré.

Enfin, ce livre consacré tout entier au combat aérien magnifie une des rares formes de la guerre moderne qui soit demeurée noble et pure, parce que les adversaires s'y affrontent seul à seul. La guerre de notre siècle, qui met en mouvement des millions d'hommes, la guerre qui vise à d'épouvantables massacres collectifs par l'action d'effrayantes machines, est devenue quelque chose de monstrueux. Comme on est loin du combat où le risque de tuer et celui de mourir se balançaient dans un seul homme, pour qui c'était un honneur de s'engager dans cette double chance ! Alors le guerrier pouvait avoir une estime de partenaire à l'égard du guerrier ennemi. Il restait de la chevalerie dans la bataille.

Il en reste dans le combat aérien. Pierre Clostermann a écrit là-dessus une belle page, le jour de la mort de l'as allemand, Walter Nowotny. C'était un lieutenant-colonel de vingt-deux ans, qui avait remporté cent victoires sur le front russe, soixante sur le front occidental, et qui commandait à quatre cents appareils de combat. Il finit par être abattu, dans les dernières semaines de la guerre. Alors Clostermann écrit : « Au mess, ce soir, son nom revient souvent dans la conversation. Nous en parlons sans rancune et sans haine... Cette guerre aura vu d'effroyables massacres d'êtres humains, des villes écrasées sous les bombes, les boucheries d'Oradour, les ruines de Hambourg. Nous-mêmes avons senti parfois un haut-le-cœur en voyant nos obus exploser dans une rue de village paisible, fauchant, autour du char allemand que l'on attaquait, des femmes et des enfants. Devant cela, les combats avec Nowotny et ses Messerschmitts étaient quelque chose de propre... Notre revanche aujourd'hui, c'est de saluer un ennemi brave qui vient de mourir. » On songe au dialogue d'Ulysse et d'Hector dans *la Guerre de Troie,* de Giraudoux. Mais Hector ici a vingt-deux ans, Ulysse vingt-trois. L'un est mort. Qu'avons-nous fait du survivant ? Que fait la France de sa jeunesse ?

On sait ce que Pierre Clostermann est devenu. Elu en mai 1946, à la seconde Constituante, il a été, il est peut-être encore, le plus jeune député de France. Je l'en ai cordialement félicité. Mais j'ai pensé tout bas — et même tout haut, puisque voici que je l'écris — qu'il y aurait peut-être mieux à faire, pour notre pays, que de laisser fleurir un as de guerre comme un beau nénuphar sur les eaux du marais parlementaire.

Phot. Lipnitzki.

J.-P. Kérien et Arlette Thomas dans « la Voix de la tourterelle ».

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Voix de la tourterelle

Je suis prêt à plaindre de tout mon cœur ceux qui bouderaient leur plaisir à la représentation de *la Voix de la tourterelle,* au théâtre de l'Œuvre. Non pour la pièce même, à vrai dire, où un Berquin du Missouri semble donner bizarrement la main à un Laclos de New-York. Ce qu'il y a de désarmant dans l'amoralisme d'outre-Atlantique, c'est son ingénuité. Tout est pur aux purs. M. John Van Druten, l'auteur de la pièce, ne l'ignore pas, et son héroïne pourra user de toutes les ressources du « sex-appeal », enlever ses jarretelles en scène et paraître en combinaison, ni plus ni moins qu'au Palais-Royal, sans cesser d'être la plus naturelle et quasi la plus virginale des comédiennes.

Mais il faut dire que M. Van Druten, ou plutôt son adaptateur, M. Ibarra, a trouvé en la personne de Mlle Arlette Thomas, qui tient le rôle de Sally Middleton, une interprète extraordinaire. Il est impossible, en effet, de ne pas identifier cette très jeune artiste avec son personnage, théâtreuse débutante de moins de vingt ans, enthousiaste de son art, et à qui les qualités mêmes de son cœur, sa spontanéité, son ardeur à vivre ont fait commettre déjà deux erreurs sentimentales. Une amie, actrice comme elle, mais son aînée de plusieurs années, et astucieuse jusqu'à la rouerie, séduisante, mais superficielle et affectée, Olivie Lashbrooke, lui fait visite un soir. Sally est sans emploi, son dernier amour l'a déçue et elle s'est juré de renoncer aux aventures. Olivie, elle, a justement donné rendez-vous, chez son amie, à une conquête de passage, le sergent permissionnaire Bill Page, avec qui elle se propose de passer un

apiteux week-end. Or, un appel téléphonique à son hôtel lui apprend qu'un ancien ami, dont elle a gardé un brûlant souvenir, est lui aussi en permission (l'action se déroule en 1943). Elle le préfère à Page, qu'elle laisse en tête-à-tête avec Sally. Le reste de la pièce voit la naissance d'un attrait réciproque entre Sally et Bill, lequel ne met pas plus de vingt-quatre heures à conquérir la jeune fille, et, au baisser du rideau, les nouveaux amants, très épris l'un de l'autre, acceptent tous deux l'idée du mariage.

Cette intrigue n'a guère d'importance ; elle est relevée d'un dialogue assez cinématographique et qui, dans les meilleurs moments, fait penser à certaines comédies légères de l'écran américain, à cela près que le dramaturge, comme on l'avait déjà vu, sur un autre plan, avec *la Route au tabac* par exemple, se donne infiniment plus de liberté ou de licence que le cinéaste. La scène, divisée en trois compartiments, représente l'appartement de Sally : cuisine, « living », chambre à coucher donnant sur la salle de bains, et cette présentation ingénieuse autorise quelques « gags » sans prétention et un pittoresque facile, lié à la préparation des repas à la cuisine, à l'usage du téléphone, à l'évasion de Bill Page lorsque Olivie vient le relancer, etc. La psychologie proprement dite n'a pas grand-chose à faire dans tout cela, les effets sont tout extérieurs, et la monotonie des situations, celles notamment des repas, infligées au spectateur, serait fastidieuse sans l'excellence des interprètes.

Car, j'y reviens, cette pièce anodine est jouée à ravir, et singulièrement par M^lle^ Arlette Thomas, qui, paraît-il, nous vient du Canada et qui, pour son coup d'essai, se place au premier rang de nos jeunes comédiennes. Sa grâce adolescente, ses élans de sensibilité, son irrésistible gentillesse, le timbre émouvant de sa voix font d'elle aujourd'hui, pour les besoins de la cause, le type même de l'ingénue libertine *made in U. S. A.* Ces qualités feront d'elle aussi bien l'ingénue tout court, celle de Marivaux, de Musset ou de nos comédies modernes, à la fois fraîche et tendre, spirituelle et naïve. C'est une véritable révélation.

Son partenaire masculin, M. J.-P. Kérien, dont l'éloge n'est plus à faire, a été remarquable dans son rôle de viveur un peu désabusé et qui découvre un amour auquel il ne croyait plus. Il serait injuste, enfin, de ne pas reconnaître à M^lle^ Josette Harmind un abatage bien savoureux et une intelligence accomplie de son emploi de coquette.

Le succès de *la Voix de la tourterelle* aux Etats-Unis a été, nous dit-on, prodigieux. Les dramaturges américains feront tant qu'il nous deviendra impossible de croire au puritanisme de leurs compatriotes.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Chartreuse de Parme

Il n'est pas question de parler de ce film sans poser, une fois de plus, le problème de l'adaptation — très spécialement de l'adaptation de chefs-d'œuvre de la littérature. J'ai là-dessus, depuis longtemps, un point de vue d'autant plus ferme qu'il n'est partagé par aucun critique et qu'il est, peu ou prou, celui de tous les adaptateurs : la liberté absolue. Même pour les chefs-d'œuvre. Surtout pour les chefs-d'œuvre. Pourquoi ? Parce que le danger, non de la fidélité (qui est louable), mais de la servilité (qui est toujours néfaste), y est plus grand. L'amusant est que j'avais eu à ce sujet, en 1945, une polémique — des plus amicales, au reste — avec Pierre Véry, qui s'inquiétait des dangers de cette liberté. Maintenant que les stendhaliens l'appellent béotien, l'accusent d'avoir trahi, édulcoré, travesti, dégradé le roman de Stendhal, d'avoir commis des fautes innombrables qui dénaturent l'œuvre et qui sont contre toute vraisemblance, toute logique, toute observation des mœurs de l'époque, j'espère que le voilà converti à mon système.

J'éprouve pour Henri Martineau toute la reconnaissance qui lui revient pour nous avoir donné une des deux bonnes éditions de Stendhal et quantité de précisions sur son auteur. Mais l'idolâtrie sans laquelle il n'aurait pu mener à bien une tâche aussi longue, aussi ardue et aussi désintéressée lui interdit nécessairement l'irrespect sans lequel il n'est pas d'adaptation possible. Notons que cet irrespect, Stendhal le possédait à l'égard de sa propre œuvre. A la suite de remarques de Balzac, il envisagea des remaniements de *la Chartreuse de Parme* qui sacrifiaient quelques chapitres parmi ceux que nous préférons aujourd'hui et qui gâtaient (pour notre goût du moins) quelques autres. Il faut dire que Stendhal était le moins beyliste des hommes.

D'autre part, le prestige de *la Chartreuse de Parme* (surtout après cent ans) ne nous permet pas de dissocier les éléments dont elle est composée et qui sont parfois très dissemblables comme valeur. André Malraux a observé, devant le plan des chapitres de *Camiel*, qui sont restés à l'état de projet, que Stendhal éprouvait l'envie d'écrire *Fantomas*. De fait, l'intrigue de ses grands romans est toujours rocambolesque. Le miracle de son génie consiste à broder sur cette trame grossière les observations psychologiques permettant l'évocation suggestive des mœurs du temps, poésie imprévue et persistante. On ne voit vraiment pas pourquoi il serait interdit à ceux qui n'ont pas et ne prétendent pas avoir un génie égal de partir à leur tour du même point de départ, qui se prête si bien à une transposition à l'écran.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que le film procure à *la Chartreuse de Parme* mille fois plus de lecteurs normaux qu'elle n'initiera de stendhaliens. Cette constatation élémentaire et irréfutable décide du procès. Il ne reste qu'à juger l'œuvre en elle-même. Je la considère comme la meilleure réalisation, de très loin, de Christian-Jaque. A tout le moins, deux éléments du roman s'y expriment avec bonheur : une très belle histoire d'amour (ce n'est pas la peine de remarquer que le dénouement est boiteux ; dans *Stendhal*, où il est tout différent, il n'est pas meilleur : une grande œuvre n'est pas nécessairement parfaite) et une Italie pittoresque et romantique à souhait.

Sans doute, ceux qui aiment Stendhal seront émus on non par le film, selon que celui-ci rappellera ou contrariera l'émotion personnelle qu'ils ont éprouvée à la lecture du roman. Non seulement l'une ou l'autre réaction est parfaitement légitime, mais encore elle est imprévisible, et le hasard seul (ou du moins le calcul des probabilités) décidera de quel côté penchera la balance sans que Christian-Jaque mérite louange ou blâme pour le résultat final. Mais ceci provient de ce qu'il a eu un premier mérite, qui est considérable : son film est un bon film, qui imposera à tous ceux qui ignorent le livre, ou l'ont oublié, un climat qui diffère sensiblement de celui du courant des productions cinématographiques.

Le profane comme le technicien seront certainement frappés par l'ampleur de la réalisation. Nous nous sommes résignés depuis la libération à produire des films à budget réduit. Ce n'est peut-être pas un mal, puisque la qualité artistique n'en a pas souffert. Tout de même, cela fait plaisir de voir de nouveau dans une bande française, même si elle est italo-française, de vastes, luxueux et nombreux décors peuplés d'une figuration abondante et somptueusement habillée, des extérieurs variés et lumineux, qui n'ont pas été tournés à la sauvette dans un nombre limité de jours. Il s'en dégage, consciemment ou non, une impression d'alacrité qui est proche parente de celle qui règne dans le récit. Et la photographie est de premier ordre ; toutefois, à cet égard, il me faut faire des réserves pour les scènes de révolution et d'émeutes : elles sont pauvres et étriquées, par surcroît peu convaincantes. S'il était impossible, pour des raisons financières ou autres, de leur donner l'ampleur nécessaire, mieux eût valu les supprimer. De toute manière, la pensée politique de Stendhal était intraduisible à l'écran.

Les acteurs souffrent du même préjugé que les auteurs (scénaristes et metteur en scène. On ne leur demande pas seulement d'être bons, on leur demande d'être les personnages de Stendhal, tels que le spectateur les a rêvés. Et comme chaque spectateur les a rêvés d'une manière différente... constater qu'ils sont tous bons n'est pas difficile. Il faut toutefois rendre un hommage spécial à la virtuosité avec laquelle les rôles de second plan, incarnés par des Italiens, ont été doublés en français. Ce subterfuge n'est jamais perceptible (ce qui donne à penser que les autres doublages pourraient être beaucoup mieux faits qu'ils ne le sont présentement et donneraient dès lors moins de prise aux critiques de principe).

Quand il s'agit de décider si tel acteur colle avec son prototype, il n'est plus question de rendre un jugement, mais seulement d'émettre une opinion. Voici la mienne, qu'on prendra pour ce qu'elle vaut. Louis Salou est aussi éloigné que possible du souverain de Parme, et il a bien raison, car il est excellent. Renée Faure, Gérard Philipe, Lucien Coëdel, Louis Seignier sont à mi-chemin entre eux-mêmes et leurs personnages. Mais Maria Casarès est la Sansaverina, et Stendhal aurait récrit son roman plutôt que d'en disconvenir. Car il voulait aimer, pour être conséquent avec ses théories, mais il rêvait d'être aimé, n'ayant pas été gâté en la matière. Et comme le rêve l'inspirait mieux que la volonté, la Sansaverina est la plus touchante de ses héroïnes.

G. Philipe (Fabrice) et Renée Faure (Clélia), romantiques interprètes de « la Chartreuse de Parme », réalisée par Christian-Jaque.

ARTHUR FAGES. « INTÉRIEUR. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

LA Galerie André Weil organise au profit de l'Orphelinat des arts une exposition Renoir. C'est un ensemble important d'œuvres du maître. On y trouve même plusieurs toiles qui, jusqu'alors, n'ont jamais été exposées : les portraits de Claude Monet et de sa femme, celui de M. Georges Rivière, et d'autres encore.

Une toile, *l'Algérienne*, du début de la carrière de Renoir, montre l'influence profonde de Delacroix ; un *Petit Algérien* témoigne de ce même goût orientaliste qu'il lui doit. Les portraits coudoient les paysages, les fleurs, les fameuses roses de Wargemont alternent avec les fruits, amandes ou autres. Nous signalerons également comme particulièrement intéressante une composition pour une tapisserie non exécutée, *le Rhône et la Saône*, et quelques beaux dessins, dont un portrait de Rodin.

C'est une très belle exposition qu'on se doit de voir.

Emilie Charmy montrait dans son atelier ses récentes peintures. C'est le prélude à une exposition importante des œuvres de cette artiste que le public attend. Car Emilie Charmy compte parmi les meilleures femmes peintres de notre époque. Dans ses dernières compositions elle atteint à une étonnante puissance de style, à une synthèse suggestive qui se trouve au niveau de la grande poésie picturale. Un *Pot d'azalées roses* est particulièrement caractéristique, ainsi qu'un *Coin d'atelier* dépouillé. Ses portraits pénétrés de l'intériorité du modèle, ses nus lascifs, ses paysages et ses fleurs forment un ensemble et une unité dignes d'une grande exposition. Nous l'espérons prochaine.

La Galerie André Maurice présente des œuvres d'Arthur Fages, où la lumière et la couleur semblent être les éléments dominants. Ce peintre, qui subit l'attrait indirect de Manet et des Espagnols, se rattache à l'art des fauves. Il aime les paysages solidement construits, les harmonies rutilantes mais toujours justes, et toujours s'y mêle cette lumière intense et heureusement distribuée qui est le propre de sa peinture.

Dans ses natures mortes, on trouve un lyrisme tempéré par une recherche de composition et une analyse déterminée des objets. La sincérité est inhérente à l'artiste digne de ce nom. Il y puise des joies incomparables. C'est pourquoi l'art d'Arthur Fages est digne d'intérêt : il est sincère avec lui-même comme avec la nature.

A la Galerie de l'Elysée, Michelson expose des œuvres où le tempérament de cet artiste s'exalte dans sa vision symbolique des êtres et des choses. Parfois l'influence d'Odilon Redon ressort dans certaines compositions de Michelson : ce peintre visionnaire se complaît souvent dans l'étrange, mais il aime aussi la simplification des formes, qu'il marque d'un cerne incisif et continu. Ses harmonies sont rares, mais il se laisse quelquefois dominer par l'attrait de couleurs trop désaccordées qui nuisent à sa vision.

Georges Capron expose à la Galerie Leuvrais des paysages de Paris, des vues de Venise et des fleurs. Cet artiste possède quelques dons picturaux qui sont, hélas ! détruits par un métier trop facile. Il aurait intérêt à serrer davantage son sujet, à pénétrer plus à fond l'esprit qui anime chaque chose. Quelques-uns de ses paysages sont plus subtils : on y sent l'atmosphère. Ses bouquets de fleurs, par contre, sont trop violemment colorés, sans harmonie. Il convient d'abandonner le brio pour l'étude approfondie de la nature : les dons de l'artiste s'affirmeront et son art ne pourra qu'y gagner.

M. S.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE BRETEAU
SMADJA
70, rue Bonaparte - jusqu'au 17 juin

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA PHILOSOPHIE ET LA THÉOSOPHIE

S. Glachant, *la Vie d'Annie Besant* (Editions Adyar, 155 pages). Une biographie mouvementée de la célèbre présidente de la Société théosophique, qui abandonna la foi chrétienne pour se mettre au service du socialisme (auquel elle paraît avoir été amenée par une conférence de Louise Michel), puis quitta le socialisme pour la théosophie et l'occultisme. Elle fut convertie à ces doctrines par une descendante des princes de Mecklembourg naturalisés russes, Hélène Petrovna Blavatsky, qui étonna le monde entier par sa propagande ésotérique et ses vertus mediumniques. Annie Besant déclara être entrée en communication avec les mahatmas ou grands-êtres, dont le groupe le plus important réside, selon elle, au Thibet. Certains de ces « maîtres » étaient la réincarnation de penseurs illustres : Pythagore, Plotin, Jamblique.

Sa propagande, ses pouvoirs psychiques lui valurent une popularité mondiale, mais suscitèrent des violentes polémiques et plusieurs scandales. Elle se rendit chez les Hindous « pour ranimer la flamme de leurs traditions spirituelles » et fonda le Collège central hindou de Benarès, qui reçut, en 1905, la visite du prince de Galles. Elle présida le Congrès national indien, mais son étoile ne tarda pas à pâlir devant celle de Gandhi dont elle désapprouvait la doctrine de « non-coopération ». Et elle échoua dans ses efforts pour réconcilier le Congrès national avec la Ligue musulmane.

Un jeune Hindou, Kirshnamurti, fut découvert et présenté par elle comme le messager de l'Instructeur du Monde qui doit réaliser l'unité de l'Homme avec le Divin...

Annie Besant est morte en 1931 à quatre-vingt deux ans : son corps, revêtu du blanc sâri brodé d'or, avec le drapeau rouge et vert de la Home Rule, fut incinéré et les cendres en furent jetées dans le Gange.

L'HISTOIRE :

Duc de Lévis Mirepoix, *la France de la Renaissance* (Fayard, 420 pages). Un chapitre d'histoire qui s'ouvre sur la mort de Charles VII, « le roi des rois », et se referme sur celle d'Henri II. L'évocation d'une époque trouble qui baigne dans la lumineuse atmosphère de la Renaissance. Une physionomie sociale et spirituelle de la France et l'évocation des chevauchées épiques du temps où la noblesse avait le privilège de « pouvoir se faire tuer sans limite d'âge ».

Et des portraits de souverains : Charles VII, vive et fraîche mémoire, historien, beau raconteur, bon latiniste et bien sage en conseil ; Louis XI, grand calomnié, tour à tour bonhomme, terrible et rusé compère, avec son goût des complications, sa volonté de faire respecter les lois tout en s'amusant, parfois, à laisser les gens passer au travers, perpétuel valétudinaire qui préférait confier à des religieux le soin de prier « pour la bonne disposition de son estomac que de limiter son énorme appétit » ; Charles VIII, une tête trop forte sur un corps grêle, avec des airs d'étrange majesté qui le rendaient fort propre à traverser les villes en triomphateur. Un preux visionnaire. Louis XII, un homme de bonne foi avec de nobles maladresses ; François Ier, un géant aux trop longues jambes et au sourire de faune, qui sut mettre les beaux esprits dans sa vie ; « Monsieur François est tout François », disaient les Etats de Tours en parlant à la fois de ses qualités et de ses défauts ; Henri II, « solide sur ses jambes, solide dans la conscience de son autorité et de ses devoirs, et armé de beaucoup de bon sens... »

ALBERT MOUSSET.

En raison des nombreuses demandes qui nous parviennent nous procédons à un **deuxième tirage** de notre album hors série consacré aux quatre merveilleuses journées de

LA PRINCESSE ELIZABETH A PARIS

PRIX : 100 FRANCS

En vente chez tous les dépositaires et marchands de journaux, dans les bibliothèques des gares et à « France-Illustration », 13, rue Saint-Georges, Paris - 9e

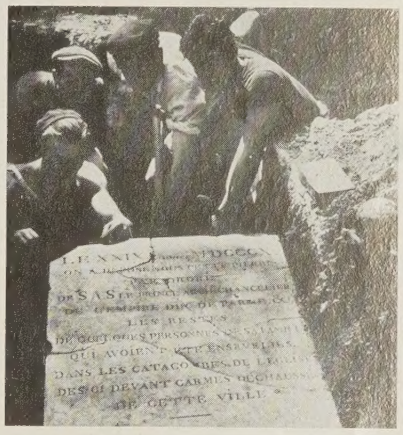
CROISIÈRES EN PROVENCE

L'initiative de mettre la Provence à la mode a été prise par M. Olphe-Galliard et la Société commerciale de transports transatlantiques. L'inauguration des « Croisières en Provence » a eu lieu récemment. L'avion de la nouvelle ligne Paris-Avignon s'est envolé ayant à bord une trentaine de personnalités parisiennes, telles que le duc de Maillé, le général Girié, M. Truillé, vice-président de la Chambre de commerce de Paris, M. Henri Lumière, président de la Chambre de commerce de Lyon, M. Jean de Brunhoff, le grand couturier Pierre Balmain, M. et Mme Jean de Stoutz, des journalistes, des cinéastes, etc. Après avoir visité Avignon, assisté à une grande corrida à Nîmes, admiré les richesses d'Arles, des Baux, de Montmajour, la caravane est rentrée en avion à Paris.

Dès la mi-juillet seront organisées des croisières qui par avion et par bateau permettront de mieux connaître les bords du Rhône et la région qu'il traverse.

A. H.

DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE A MONTPELLIER



Récemment, une équipe d'ouvriers qui procédait à la confection d'un bassin devant les nouvelles cuisines de l'hôpital général a mis au jour la tombe du duc de Parme, datant de 1810.

On voit ci-dessus, autour des ossements et de la pierre tombale, les ouvriers qui ont procédé au déblaiement et leurs chefs.

UNE GRANDE PAGE D'HISTOIRE

LE DRAME DE DUNKERQUE

par

le général J. ARMENGAUD

In-8° soleil avec 34 cartes dans le texte et 10 gravures hors texte. **480** frs

PLON

A. MEEKER

LES SŒURS DE LA LOUPPE

Une large fresque, haute en couleur, de la cour du Roi-Soleil.

Insouciantes des grands événements du règne, deux des plus jolies femmes de France, les sœurs de la Louppe, brillent d'un éclat exceptionnel dans la splendeur du Grand Siècle.

Un récit vif, une intrigue variée... bref un roman passionnant !

Un seul tome : 900 pages, 600 francs. Editions de la Paix.

FERENC KOERMENDI

CETTE HEUREUSE GÉNÉRATION

Roman traduit du hongrois

Cinglante ironie que celle du titre de ce roman. Il peint, en effet, le désarroi de la jeune bourgeoisie hongroise, sa douloureuse réaction devant les bouleversements du début du siècle.

Malgré tous ses efforts, le héros, Paul Hegedus, n'arrive pas à s'adapter à sa nouvelle existence ; il la trouve exempte de toute vie spirituelle.

Et, solitaire, malade, il se retire à la campagne.

896 pages, 600 francs. Editions de la Paix.

COURRIER MUSICAL

Il fallait que la musique ait sa part dans la célébration du centenaire de 1848. On a bien fait les choses... en intention du moins. Sous la présidence de M. Vincent Auriol, le ministère de l'Education nationale a organisé un concert donné avec le concours de Rouget de Lisle, Beethoven, Berlioz et Darius Milhaud pour les compositeurs, de l'orchestre et des chœurs de la Radiodiffusion française pour les exécutants.

Du côté du passé, on a exhumé des œuvres qui pouvaient, sans dommage, continuer de sommeiller dans l'ombre, l'*Hymne à la Liberté* et *la Symphonie funèbre et triomphale* de Berlioz, par exemple ; on a voulu souligner les vertus symboliques de *la Marseillaise* et du *Chant des Girondins,* en plaçant cette musique populaire des révolutions tout contre la musique savante de l'histoire ; on a cherché à montrer un Beethoven chantre de la fraternité, en montant sa *Fantaisie* pour piano, orchestre et chœurs (si rarement jouée), la plus poussée des études pour l'*Ode à la Joie* (traduisez : à la Liberté) de la *Neuvième Symphonie ;* enfin, on a retrouvé, proche de nous, l'*Hymne à la Justice,* d'Albéric Magnard, qui ne fut pas, que je sache, un musicien bien révolutionnaire !

Du côté du présent, c'est Darius Milhaud qu'on a chargé de peindre, dans les quatre mouvements de sa *Symphonie 1848,* la fièvre de l'insurrection, la pensée aux morts, les joies paisibles de la liberté et l'enthousiasme de la commémoration. Sait-on jamais ? Il se trouvait peut-être parmi nous, ce soir-là, quelque baron de Crac... S'il allait, dans cent ans, voir en M. Darius Milhaud le musicien officiel de la Quatrième République et non l'enfant terrible du *Bœuf sur le Toit* ou de *Salade ?* Après tout, ce ne serait déjà pas si mal que d'être le Mehul ou le Gossec de nos temps atomiques ! Mais rassurons-nous. Les prophéties ne valent guère, et M. de Crac n'est qu'un personnage de conte pour enfants. Quant à Darius Milhaud, il a, non sans courage, en dépit d'un mal impitoyable, tenu à diriger lui-même sa *Symphonie,* et, sous sa baguette, nous avons retrouvé ce que les uns aiment, ce que les autres repoussent dans ses compositions : franchise, souvent même crudité du ton, goût de la polytonalité, mépris de la construction, tout cela libérant soudain d'heureuses idées mélodiques, rehaussant parfois de savoureux alliages de timbres. La *Symphonie 1848* entre-t-elle pour autant dans l'histoire ? Ceci est une autre question.

Des solistes — Aline Van Barentzen, Mme Lucazeau et Louis Rialland — de l'orchestre, des chœurs et de leur chef, Roger Desormière, je n'ai que des éloges à faire.

Du programme, je garde l'impression — quels que soient les efforts dépensés en vue de l'unité et de l'émotion — d'une certaine disparate et d'un peu d'indifférence. Gardons-nous d'en accuser les organisateurs et les exécutants : c'est le sort presque inévitable de ce genre de manifestations.

L. MAURICE-AMOUR.

LA DANSE

C'est le 18 juin, à la salle Gaveau, que Malkovsky, le plus grand danseur libre de notre époque, fera sa rentrée.

De Chopin à Moussorgsky, il interprète avec puissance les plus belles pages des grands maîtres. Malkovsky présentera, le 18 juin, une jeune danseuse, Christiane Reynaërt, digne de perpétuer le souvenir de la grande Isadora.

Les Fugitifs, *carton 53×71, daté de 1903, par Picasso, adjugés 410.000 francs à Nice par Me J.-J. Terris.*

UNE GRANDE VENTE D'ESTAMPES

On se souvient que l'an dernier, à l'Hôtel Drouot, quelques estampes anglaises en couleurs atteignirent des prix qui n'avaient jamais encore été approchés, plus de 200.000 francs pour certaines. Le même vendeur présentera, toujours à l'Hôtel Drouot, le 17 juin, des estampes françaises en couleurs non moins sensationnelles. Il n'y en a que quarante-deux, mais d'une qualité probablement unique et d'une fraîcheur incomparable, car elles ne sont jamais sorties de leurs cartons. Les plus illustres graveurs du XVIIIe siècle, Debucourt, les deux Demarteau (d'après Boucher et Watteau), Descourtis (d'après Taunay), Janinet (d'après Baudouin, Fragonard, Lavreince), sont représentés dans cette sélection par leurs plus belles pièces dont beaucoup sont avant la lettre et à grandes marges, c'est-à-dire dans un état de perfection que l'on ne rencontre presque jamais.

A. F.

UN FLACON DE PARFUM ENVOYÉ PAR AVION POUR LA PRINCESSE

Le Français — quoique très jeune et même s'il ne fait pas preuve d'un sens pratique énorme — est connu pour avoir de ces gestes charmants qui touchent le cœur d'une femme.

C'est ainsi qu'une équipe de scouts français de New-York a envoyé à Paris, pour la princesse Elizabeth, un flacon de parfum parisien... acheté à New-York.

Leur gracieux présent — un flacon de « Visa » de Robert Piguet, dont l'emballage est spécialement conçu pour le voyage aérien — est le fruit de toutes leurs économies mises en commun.

Porté avec amour à La Guardia Field, l'aéroport de New-York, il y fut remis en main propre à un pilote d'Air France, avec la consigne de le livrer à une autre équipe de scouts venue le chercher à Orly. Ceux-ci eurent le grand honneur de le remettre à la princesse.

Soixante-cinq scouts de l'équipe du Lycée français de New-York participèrent à l'achat du parfum de Piguet.

Ils déclarèrent savoir, malgré leur jeune âge, que le meilleur souvenir qu'une femme puisse emporter de Paris, c'est un flacon de ce parfum qui a rendu la ville célèbre... et qu'ils n'entendaient pas que la princesse fût privée de ce plaisir.

LES VENTES

Collection H. T. **Magnifiques estampes** en couleurs, Ec. française XVIIIe siècle. Vente 17 juin - Salle 6 - Exposition le 16. **Me ADER et BAUDOIN; M. Rousseau.**

IMPORTANTS OBJETS D'ART DU 18e s. Tableaux anciens. Céramique Chine. Hôtel Drouot, Salles 7 et 8. Vente 18 juin. Expo. 17. **Me ADER et Ph. COUTURIER; MM. Catroux, Max-Kann, Portier, Dillée.**

Succession Georges Viau
SIX TABLEAUX
par **Corot, Degas, Delacroix, Pissarro, Renoir.** **Galerie Charpentier,** 76, Faubourg-St-Honoré. Vente le 22 juin. Exposition le 21. **Me BELLIER, ADER et D.-H. BAUDOIN; MM. Schœller, Pacitti-Schœller et Durand-Ruel.**

STÉPHANE MALLARMÉ

Il y aura cinquante ans le 9 septembre prochain mourait Stéphane Mallarmé.

Peu de poètes ont exercé dans la littérature française une influence aussi profonde. On a pu parler d'une poésie française « avant Mallarmé » et d'une poésie française « après Mallarmé ».

Quels sont les motifs de cette influence, de ce prestige presque unique que ne cesse de conserver pour les générations successives le poète d'*Hérodiade ?* Tel est l'un des problèmes qu'à l'occasion du cinquantenaire de la mort du poète les collaborateurs du numéro spécial des *Lettres* (16, rue de Bellechasse, Paris, 7e) consacré à Stéphane Mallarmé se sont proposé de résoudre.

Il s'agissait aussi pour cela de mieux connaître sa pensée et, maintenant qu'une perspective plus large peut en être prise, de faire une synthèse des aspects capitaux de son œuvre. C'est ce qu'a tenté, dans ce numéro (après une première partie qui comprend de nombreux inédits du poète, notamment deux admirables fragments non encore publiés d'*Hérodiade* et d'*Igitur*, précédés d'une lettre inédite de Paul Valéry sur la mort de Mallarmé), une équipe où se trouvent réunis à côté de spécialistes réputés de l'exégèse mallarméenne comme Henry Charpentier, E. Noulet, Charles Mauron, des critiques bien connus pour leur pénétration et leur culture comme Albert Béguin, Claude-Edmonde Magny, A.-M. Schmidt, Jean Starobinski, des poètes comme Joë Bousquet, René Nelli, et autres collaborateurs dont les points de vue ne manquent jamais d'apporter une contribution nouvelle à la compréhension d'une œuvre encore obscure.

D'autre part, deux fac-similés importants nous sont présentés en hors-texte : Stéphane Mallarmé par Pablo Picasso, et un quatrain inédit à Méry Laurent.

Ajoutons enfin que ce numéro comporte — ce qui n'est pas négligeable quand il s'agit de Mallarmé — plusieurs « explications » lumineuses et exhaustives qui ne sauraient laisser indifférent quiconque, ayant lu Mallarmé, désire le mieux comprendre et l'approfondir, et qu'une très importante partie du recueil due à la collaboration de spécialistes anglais, allemand, portugais ou sud-américain est consacrée à l'étude des répercussions à l'étranger de l'œuvre du poète.

Un volume in-8° carré de 244 pages : 285 fr.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Le fisc et le prélèvement

Aux charges déjà écrasantes qui pèsent sur les épaules d'un contribuable à bout de souffle sont venues s'ajouter successivement de nouveaux fardeaux : la contribution nationale de 1939 (elle a joué jusqu'en 1942) ; l'impôt dit de solidarité et, en dernier lieu, le prélèvement national pour la reconstruction, objet de la loi du 7 janvier 1948, amendée par celle du 12 avril, et qui est sœur de la loi de même date sur l'emprunt national. Voici les dispositions de ces textes.

Personnes frappées par le prélèvement. — Les contribuables sont rangés en deux catégories réparties dans le casier des impôts cédulaires de l'impôt général.

A la première catégorie appartiennent : 1° ceux qui en 1947 étaient soumis à l'impôt sur les bénéfices industriels, commerciaux ou agricoles ; 2° ceux qui au 1er janvier 1948 exerçaient une profession ou exploitaient une entreprise redevable de l'un de ces trois impôts. Ceci exclut les bénéficiaires de traitements, salaires, pensions et rentes viagères, les propriétaires fonciers, les porteurs de revenus mobiliers (l'assiette de l'impôt est donc moins large que celle de la contribution nationale, qui frappait indistinctement tous les redevables de l'impôt cédulaire). Sont en outre exonérés : 1° les nouveaux exploitants agricoles pour qui 1946 a été la première année de récolte ; 2° les contribuables dont le bénéfice ne dépasse pas certains abattements dont le chiffre va de 10.000 à 40.000 francs.

Rentrent dans la deuxième catégorie ceux des contribuables soumis à l'impôt général dont le revenu global en 1946 dépassait, suivant l'absence ou le nombre d'enfants, les chiffres de 450.000 francs (pas d'enfant), 600.000 francs (un ou deux enfants), 750.000 francs (trois ou quatre enfants), 850.000 francs (cinq enfants et plus).

Dans le cas où le contribuable appartiendrait à la fois aux deux catégories, il ne devra que le prélèvement dont le chiffre sera le plus élevé.

Montant du prélèvement. — Le principe est celui de la progression (alors que la contribution nationale n'était que proportionnelle). Mais, quand nous descendons dans l'application, la complexité apparaît avec ses distinctions et sous-distinctions.

A. PRÉLÈVEMENT CÉDULAIRE. — *Agriculteurs.* Le prélèvement sera d'une fraction du bénéfice *imposable*, allant de 20 % à 80 %, suivant que le chiffre de ce bénéfice sera inférieur à 20.000 francs ou supérieur à 50.000 francs.

Pour les *commerçants*, nouvelle distinction. Ceux qui sont imposés au forfait paieront une fraction du bénéfice *imposable*, allant de 20 % à 50 % par tranches de bénéfices moindres de 25.000 francs ou excédant 50.000 francs. Pour ceux qui sont imposés au bénéfice *réel*, le montant du prélèvement sera calculé non plus sur le bénéfice, mais sur le chiffre d'affaires, multiplié par un coefficient variable suivant la catégorie dans laquelle l'entreprise sera classée (décret du 14 janvier 1948).

Pour les *autres contribuables*, le prélèvement sera non plus progressif, mais proportionnel au taux de 25 %. Pourquoi cette inégalité ?

Les trois catégories de prélèvement ci-dessus sont susceptibles d'abattements en faveur des redevables soit chargés de famille (au moins trois enfants), soit sinistrés passibles d'un prélèvement inférieur ou égal à 30.000 francs.

B. PRÉLÈVEMENT GÉNÉRAL. — Ici, pas d'abattement pour les sinistrés. La progression du taux est déterminée non par la fiscalité qui frappe le revenu, mais par le chiffre du revenu lui-même, tel qu'il a été imposé en 1947. Il va de 20 % à 40 % du montant de l'impôt général, suivant que le chiffre du revenu est de 450.000 francs à plus de 3 millions de francs.

(A suivre.)

P.-L. R.

Addendum. — Dans notre chronique du 17 avril dernier : « le Problème de l'or », il faut rétablir le texte du paragraphe relatif au *marché de l'or* comme suit : à la faveur de ce régime libéral, les détenteurs d'or pouvaient, d'une part, vendre leurs lingots à la Monnaie, pour les voir convertir en espèces, *ce qu'ils faisaient quand la valeur intrinsèque du métal jaune était inférieure à sa valeur monnayée, le bénéfice de l'opération consistant dans l'écart entre les deux valeurs*, ou les exporter, etc.

LES ÉCHECS

Championnat du monde des échecs.
(Hollande, mars 1948.)

Voici les résultats détaillés après les dix premières rondes, qui se sont jouées en Hollande du 2 au 26 mars. La seconde partie du tournoi aura lieu en U. R. S. S.

	Bot.	Res.	Keres	Sm.	Euwe	Total
Botvinnik		1	1 1	1 1	1	6
				1 1	1	
Reshevsky	0		1	1 1	1	4 1/2
	1/2		1/2	1 1	1/2	
Keres	0 0	0		1 1	1	4
		1/2			1/2	
Smyslov	1 1	1 1	0 0		1 1	4
	2 2	2 2				
Euwe	0	0	1	0 0		1
	1/2	1/2	1/2			1/2

Chaque joueur a joué deux parties contre chaque joueur, une avec les blancs et l'autre avec les noirs.

1 indique une partie gagnée, 1/2 une partie nulle, 0 une partie perdue. Botwinnik est en tête avec 6 points.

Le maître soviétique Michael Botvinnik vient d'être proclamé champion du monde des échecs. Né à Leningrad en 1911, Botvinnik est ingénieur en électricité. Il a triomphé largement, dans un match à cinq qui a commencé en Hollande et s'est terminé à Moscou, de ses compatriotes Smyslov et Keres, de l'Américain Reshevsky et du Hollandais docteur Euwe.

Vient de paraître : *les Six Candidats au championnat du monde des échecs 1948,* par Victor Kahn et Georges Renaud. Un opuscule de 101 pages. Edité par « Le Triboulet » Monaco.

Les auteurs sont trop connus pour avoir besoin d'être présentés : Renaud a été champion de France à Paris, en 1923, et Kahn également champion de France à Paris en 1934. Ils nous offrent là 30 parties et 30 fins de parties jouées (5 parties et 5 fins de parties par maître), par Botvinnik, Euwe, Fine, Keres, Reshevsky et Smyslov, admirablement commentées et précédées d'une introduction sur la biographie et la carrière de ces six maîtres. Ils pronostiquent la victoire de Botvinnik.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

N° 1. — LES RIEURS

SOLUTION

Supposons qu'il n'y ait que deux barbouillés en présence : Pierre et Paul. Le plus fin des deux, Pierre, cesserait aussitôt de rire, car il comprendrait que si Paul rit, c'est que, lui, Pierre est barbouillé.

Mettons-en trois en présence : Pierre, Paul et Félix. Le plus fin des trois, Félix, cesserait rapidement de rire en se disant ceci : si moi, Félix, je n'étais pas barbouillé, Pierre et Paul le verraient et tout se passerait pour eux comme si je n'existais pas. Le plus fin des deux devrait donc cesser de rire. Comme ils continuent tous deux de rire, c'est que je suis aussi barbouillé.

Mettons quatre barbouillés en présence : Pierre, Paul, Félix et Jean. Si Jean, le plus fin des quatre, a cessé de rire, c'est qu'il s'est dit : « Si moi, Jean, je n'étais pas barbouillé, Pierre, Paul et Félix le verraient et tout se passerait pour eux comme si je n'existais pas. Mais je sais que, lorsque trois barbouillés sont en présence, le plus fin des trois doit rapidement cesser de rire. Comme Pierre, Paul et Félix continuent tous trois de rire, c'est que moi, Jean, je suis aussi barbouillé. »

Le raisonnement pourrait naturellement s'étendre à plus de quatre rieurs.

André Chéron.

NOUVELLES ÉMISSIONS SYRIENNES

Parmi les Etats du Moyen-Orient, la République syrienne est certainement le plus prolifique dans le domaine des émissions commémoratives. Les séries les plus diverses se sont succédé depuis septembre 1941, date de la proclamation de l'indépendance. A l'aide de timbres spéciaux ou de simples surcharges on célèbre abondamment les anniversaires successifs de l'indépendance et toutes sortes de congrès arabes qui se tiennent à Damas : congrès des avocats, des philosophes, des ingénieurs, etc.

Chaque émission comporte naturellement des timbres de poste aérienne et des blocs à tirage très limité. C'est encore le cas pour les deux séries parues en novembre 1947 et que nous présentons aujourd'hui.

La première est consacrée au troisième congrès des ingénieurs arabes et comprend quatre timbres : pour la poste ordinaire, un 12 p. 50 violet (jardins du palais Azem) et un 25 p. bleu (central téléphonique) et la poste aérienne, 12 p. 50 jaune olive (murs de Kasr-el-Heir) et 50 p. violet (insigne du congrès). Le tirage se monte à 10.000 séries et 5.000 blocs réunissant les quatre types.

L'autre émission comprend les mêmes valeurs, avec un tirage identique, mais est réservée au premier « congrès archéologique arabe ». Le 12 p. 50 vert de poste ordinaire reproduit un bas-relief, Hercule et le lion ; et le 25 p. bleu, une mosaïque provenant de la mosquée des Omeyades. Pour la poste aérienne, le 12 p. 50 violet représente une fenêtre de Kasr-el-Heir et le 50 p. marron, le trône du roi araméen Hazakil.

J. Bellay.

PHILATÉLIE

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

L'augmentation des tarifs internationaux, entrée en vigueur le 1er mai, a rendu nécessaire la création de valeurs nouvelles. Le 10 mai ont ainsi paru : 1° au type « Marianne » : 3 fr. rose, 4 fr. vert, 10 fr. lilas (remplaçant les 3 fr. vert et 4 fr. violet, ainsi que le 10 fr. bleu *Luxembourg*) ; 2° au type « Palais du Luxembourg » retouché, légende FRANCE POSTES au lieu de R. F. POSTES, un 12 fr. rouge (tarif des cartes postales) ; 3° au type « Abbaye de Conques », avec la même retouche, un 18 fr. bleu (tarif des lettres).

Le 5 juin, huit valeurs sont retirées de la vente ; parmi les timbres courants, les 1 fr. 30 sur 1 fr., 1 fr. 50, 4 fr. 50 et 15 fr. (*Rocamadour*), et, parmi les commémoratifs, les 6 + 4 fr. *Braille*, 40 + 10 fr. *Ader*, 50 + 30 fr. *Saint-Exupéry*, 100 + 70 fr. *Dagnaux*.

Un grand nombre de cachets spéciaux, le plus souvent illustrés, continuent à être utilisés chaque mois à l'occasion des manifestations les plus diverses. Parmi les plus notables, signalons seulement ceux de la *Foire de Paris*, section philatélique (1-17 mai), du *Centenaire de l'abolition de l'esclavage* (Paris, 9 mai), du *Congrès-Exposition philatélique de Nancy* (16-19 mai).

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

PORCS castrés 3 p. 5.000 fr. franco port, emball. domicile, garanti 6 mois. Catalogue 15/60 kilos gratuit. Dde représent. Porcherie Pont-Chrétien (Indre).

RUBRIQUE IMMOBILIERE

BORD MARNE dans jolie île, 20 m. Paris, **BELLE Ppté LIBRE,** 7 p. ples tt conf. Parc 7.500 m. Tennis. **EXCEPT.** 2.000.000. **BIRNEY,** 45, r. d'Hauteville, PARIS. PRO. 22-32.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

CHASSE A V. NEUVY-s/BARANGEON (Cher). **PROPté** 780 ha terr. et bois. **LIB.** Ble habit., gros et pet. gibier. Bne **de BLOMAC,** Salon-la-Tour (Corrèze), ou **BROCHARD,** not. **BOURGES.** Tél. 37.

Vente au palais de justice, à Paris, le samedi 26 Juin 1948, à 14 heures,
IMMEUBLE à PARIS 14e arrt
Rue Bardinet, 16-16 bis
Sup. **1.200 mètres** env. Rev. br. 180.000 f. env.
Mise à prix : 2.000.000 francs
S'adr. : Me **BARBIER,** avoué, 44, rue de Lille, Lermoyez, Gaston Lot, Durand, Pérard, avoués à Paris.

Étde Me MALLET, not. au Kremlin-Bicêtre.
DEUX TERRAINS à **VILLEJUIF,** 16 et 22, r. Babeuf. Adj. 24 juin, 15 h. **M. à p. 30.000** et **20.000 fr.** S'ad. Me MALLET.

Blle Proptd bourgse libre
à Plailly, 30 km. Nord Paris. Dépces, garage, tennis, billard, E. G. E. Tél. **8.000 mèt. Mise à prix : 1.500.000 fr.** Adjon ch. not., Paris, 15 juin, 14 h. Me COUTURIER, not., 20, bd Malesherbes.

Adjon ch. not., Paris, 22 juin, 14 h.
IMMble RAPPORT, PARIS-IIIe
Bd St-Martin, 23, et 30, rue **Meslay**
Cont. : 572 m. Rev. brut : 318.825 fr.
Mise à prix : 4 millions.
S'ad. : Mes GALAND, not., 2, r. 4-Septembre, et LEFEBVRE, not., 21, av. Rapp., dép. ench.

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

PETITES ANNONCES

AUTOS

A VENDRE
HISPANO-SUIZA 46 HP.
Conduite intérieure, carrosserie Letourneur et Marchand, parfait état; moteur N° 320.432, parfait état, 5 pneus jamais roulés malles arrière et toit.
Pour tous renseignements et rendez-vous, écrire TERISSE, 12, rue de l'Isly, Paris.

OFFRE D'EMPLOI

H. E. C. ou INGÉNIEUR CHIMISTE
très capable, recherché comme collaborateur immédiat Direction très importante Industrie Alimentation Midi. Français, célibataire, Israélite préférence. 25-28 ans. Excellente famille. Apport argent inutile. Joindre photo. Écrire : Dérutin, A. Havas, 62, r. Richelieu, Paris.

Pour **PRODUIRE** Mieux
Assurez la **LIAISON** de vos Services par **HAUT-PARLEURS**
avec
TELEVOICT
le meilleur des interphones
GARDE SURVEILLE CONTROLE
Ets M. J. B.
à NOGENT-s/MARNE (Seine)

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant. Séquelle des blessures de guerre.
▪ **CASINO. SPORTS. PISCINE.** ▪
Hl PARC et ÉTABLt THERMAL, 1er ordre, 100 ch. Tt conf. Pens. compl. dép. 800 fr.

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

CÔTE D'AZUR

NICE TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

AU GRAND HOTEL DU CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO - T. 250-20
On boit à pleines coupes toutes les joies de l'Été
Son Restaurant - Sa Piscine - Sa Plage

SUISSE

VILLARS, Suisse française, 1.300 m. Station 1er ordre. Piscine, golf, tennis, nombreuses promenades et excursions. Gd **Hôtel du Parc.** Hôtel de 1er ordre et de réputation pour sa bonne tenue, Tél. 32434.

LA TOUR DU ROY
"Le Relais Paris-Bruxelles"
VERVINS AISNE
PUBLI-ÉCLAIR

BEATENBERG (Oberland Bernois)
Home d'enfants "Freiegg"
Convalescence - École privée.
Home pour enfants de 2 à 12 ans, merveilleusement situé. Excellent climat d'altitude (1.250 mètres). Convalescence - Vacances - Séjours prolongés - Atmosphère sympathique - Contrôle médical - Références - Prospectus auprès de la Famille E. Ratschiller-Schmid, instituteur.

COGNAC CROIZET
FONDÉE EN 1805

Les Successeurs de
G. MONTESSUY
Maison fondée en 1780
HAUTE NOUVEAUTÉ
2, Rue Joseph Serlin
LYON
SIAP

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur nº 53.